



star
wax
DJ lifestyle magazine

The Architect

Star Wax n°56 est offert par Compos-it

THE SOUND OF SILENCE*

* le son du silence



RESERVEZ VOTRE
ESSAI GRATUIT
SUR **NIU.COM**

Selon Deleuze : « Le langage a toujours été un système de l'ordre et pas de l'information. Quand on ouvre les nouvelles à la télévision, on ne reçoit pas d'abord des informations, on reçoit d'abord des ordres. A l'école, que se passe-t-il ? Là aussi, il ne faut pas charrier ! Quand la maîtresse réunit les gosses, ce n'est quand même pas pour les informer de l'alphabet. C'est pour leur apprendre un système d'ordre, un système de commandements qui forceront les individus à former des énoncés conformes aux énoncés dominants... »

Ce constat est toujours d'actualité. Faire plus confiance aux experts qu'aux croyances ? Oui, mais vigilance. Notamment avec les mass media ! Peut-être faut-il, avec Noam Chomsky « encourager les gens à penser de façon autonome, à remettre en question les idées communément admises. » Sa méthode : « Commencez par adopter une position critique envers toute idée politiquement correcte. » Forcez-la à se justifier. La plupart du temps, elle n'y arrive pas. Soyez prêt à poser des questions sur tout ce qui est considéré comme un fait acquis. Essayez de penser par vous-même. Il y a beaucoup d'infos en circulation. Vous devez apprendre à juger, à évaluer et à comparer les choses. »

Selon de récentes statistiques, « la saison » du Covid-19 semble s'achever. Réjouissante nouvelle, d'autant que Star Wax pour ses 14 bougies sort de nouveau en papier. Exit le Covid-19 ? Pas tout à fait... Décès, séquelles psychologiques et morales, ravage de l'économie... Quid des métiers de la culture particulièrement durement touchés ? Quid du Djing qui peine à retrouver des espaces d'expression et de liberté ? L'heure n'est pas encore au bilan mais à la philosophie !

Notre quête vise à révéler les avancées technologiques, les nouveaux talents ou courants artistiques. Et là, on a beau vouloir être positif, ça sent la traversée du désert.

En Djing et en turntablism, l'individualité prime toujours. Qu'en est-il des rythmes, des instruments, des nouvelles sonorités pouvant donner naissance à un nouveau genre musical ? Serait-ce la trap ? La phonk ? Ou Le gqom ? Oh là là, les grands malades, ils ont découvert les boîtes à rythmes et le sampling ! Alors, la révolution serait-elle la musique urbaine et ses artistes qui ne rappent et ne chantent pas vraiment ? Rien qu'à ce sujet, il y a matière à débat au sein de la rédaction (...) Patience ! Avec un peu de chance, et pour notre plus grand bonheur, en 2050, un individu aura l'idée lumineuse de créer enfin l'emoji vinyle, Bmx et aérosol...

Trop peu de choses surprenantes aux yeux de l'observateur, censé informer et non ordonner. Dans la musique actuelle, peu de prises de risques, les bangers se font rares. Heureusement, en creusant un peu, on a déniché de belles intentions à saluer, comme en atteste notre playlist mensuelle SoundCloud de septembre, dispo via www.starwaxmag.com

Restons attentifs et positifs car après la pluie vient le beau temps, puis l'avenir est devant nous ! Et même si les textes de tes sons préférés disent n'importe quoi, ce n'est pas grave, tu t'amuses quand même ! Prudence toutefois. Car comme le dit Abu Ama dans ce numéro : « La musique peut construire une grande partie de notre personnalité et peut avoir une bonne ou une mauvaise influence sur nous. » D'ailleurs, The Architect, en couverture, et Pouvoir Magique évoquent les bienfaits de la musique tant sur les êtres humains que sur les végétaux. Enfin Maxime Peron nous affirme : « Être dans le vent, c'est une ambition de feuille morte. » Maintenant que vous êtes informés, libre à vous de travailler votre savoir-faire, de créer pour le loisir ou d'être spectateur.

- **Rédacteur en chef & fondateur** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic
- **Rédaction** : La Mafaldista, Sabrina Bouzidi, Vincent Caffiaux, Dj Ness, Cosh... - **Photographes** : Manu Sanz, Royx, Jan Holthaus, Bartosch Salmanski... - **Ont participé** : Colette Aubert, Michèle Delallée, Nicolas Ossywa, Laurent Cachet, Lowic Villa, Dj Goodka, Tim Collarbone - **Couverture** : The Architect (D.R.) - **N°ISSN** : 1967-2160 - **Tirage** : 25000 exemplaires - **Edition** : depuis 2006 Star Wax est édité par l'association Compos-it 2000 - 2020 (C)
- Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil-sous-Bois, France -

Follow us @starwaxmag





TABI WEAR

Pièce unique réversible
faite main au Sénégal
À chacun sa TABI.
Viens chercher
la tienne !



@tabiwear

Photo @steocrom

Modèle @_baudelaire



03 - Édito || 05 - Sommaire || 06 - Shop'in || 08 - Matos : Wavestate
10 - Lotfi Hammadi || 16 - Breiss || 20 - Stand High Patrol
26 - Abu Ama || 30 - Pouvoir Magique || 36 - The Architect
44 - Coldcut || 48 - Focus label : Wewantsounds
50 - Rare Wax par La Discothèque Africaine
52 - Chroniques || 54 - Menu Best Of - Playlists



Mark Gonzales
Adidas Superstar



Bague
Hot & Cold
Lamanso



Casque Audio-Technica Ltd.
ATHM50x (filaire ou sans fil)



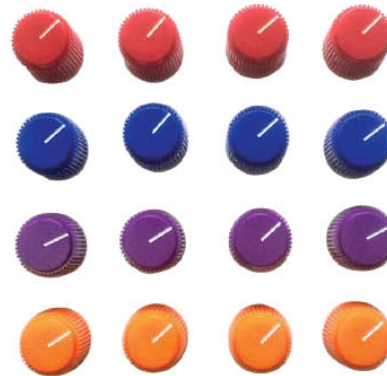
La Charentaise Minimal



Sweat La loi de la Jungle par
Sirius - Design Aviva K.



Matelas flotteur K7 par Loteli



Knob SP404SX par Brockbeats



Barres de son Yamaha SRB20A



Nike SB Civilist



New Balance JJJJound



Nike SB Dunk x Medicom Toy



Lunettes Parasite Cybercap6



Delta Comportement



Sean Wotherspoon x atmos
Asics Gel-Lyte III



Lunettes Parasite Exos 1



Notomia Maya

LA SYNTHÈSE SONORE A TOUJOURS ÉTÉ LIÉE AUX INNOVATIONS TECHNOLOGIQUES. MUABLES ET ÉVOLUTIVES, LES FABRICANTS CONTINUENT DE REPOUSSER LES LIMITES DE CELLE-CI EN PROPOSANT DE NOUVELLES APPROCHES. SI L'ÉTERNEL DÉBAT ENTRE SYNTHÈSE, ANALOGIQUE ET NUMÉRIQUE N'A PLUS LIEU D'ÊTRE, LE NOUVEL OVNI DE KORG EST-IL LE SYMBOLE D'UNE NOUVELLE VAGUE ? RENDEZ-VOUS AVEC ALEXIS DE ZICPLACE POUR NOUS ECLAIRER.

TEST MATOS WAVESTATE



En 1990, Korg bouleversait la synthèse numérique en introduisant le wave sequencing avec sa « Wavestation ». Premier synthé capable de transformer des échantillons bruts en sons uniques et quasi infinis appelés séquences d'ondes. Composées d'un échantillon, d'une durée et d'un nombre de pas, ces séquences étaient limitées et finirent par se répéter.

Trente ans plus tard, la société nipponne épaulée par Dave Smith et John Bowen, récidive et repousse les limites du wave sequencing avec sa version 2.0 et son nouveau synthé : le wavestate.

Présenté au NAMM 2020, il scote littéralement les ayatollahs de la synthèse numérique. Loin de la réédition nostalgique, il a été conçu pour une nouvelle génération de musiciens s'inspirant de sources aussi diverses que les synthés modulaires, les groove boxes et la composition algorithmique. Avec le wave sequencing 2.0, chaque « layer » ou séquence d'ondes est composé de plusieurs « lanes » modifiables et paramétrables indépendamment (échantillons, timing, mélodies...).

On peut ainsi associer un échantillon à une durée, un pas, une forme, une longueur de déclenchement et/ou une valeur de pas de séquence. Dès lors, les combinaisons sont infinies et vous permettent de produire un canevas sonore en constante évolution grâce aux boutons de contrôle des différents paramètres.

Côté composition, les potentiomètres non vissés en façade offrent une résistance agréable et les boutons ont une très bonne sensibilité. Avec un clavier de 37 touches de taille standard, la sensibilité s'adapte au relâchement mais pas à la pression. De plus, il se révèle être assez bruyant et un peu mou lors de son utilisation. On notera également un panneau de commandes très complet, grand absent de la première génération du Wavestation.

Les 23 potentiomètres rotatifs et l'écran OLED offrent un accès direct et une bonne lisibilité. Les arrangements dépassent la logique standard « LFO - oscillos - filtre - ampli - enveloppes ».

Certaines commandes partagent plusieurs instances de modulation (enveloppes, LFO) et/ou cumulent deux fonctions (avec touche SHIFT). Quatre touches directes simplifient le choix des couches pour édition/activation/coupage.

À la question Wavestate est-il le symbole d'une nouvelle vague ? Je dis oui, il peut bien participer à l'émergence de nouveaux courants musicaux ou du moins à des œuvres singulières. De par ses capacités ce hardware n'est pas à mettre entre les mains de novice. Il requiert un minimum de connaissances pour l'utiliser à bon escient. Quoi qu'il en soit cette machine offre de nouvelles perspectives... Compact et très complet, le Wavestate permet d'aborder la composition et la création différemment. Bravo ! Désormais c'est à vous de pousser vos limites !

Points forts

- Sons évolutifs originaux, puissants et illimités
- Synthèse vectorielle / Filtres multimodes /
- Riche section d'effets
- Modulations hyper complètes
- Arpégiateur multitimbral
- Capacité mémoire colossale
- Ergonomie réfléchie
- Prix abordable

Points faibles

- Quatre oscillateurs simultanés au maximum
- Pas d'édition simultanée de plusieurs pas de séquence
- Nécessité de redéclencher les sons après réactivation
- Notes arpégées non transmises en MIDI
- Pas d'import de samples utilisateur
- Clavier limité à trois octaves
- Alimentation externe cheap
- Pas d'audio via USB



TEL UN SPORTIF DE L'EXTRÊME, DEPUIS TRENTE ANS, LE GRAFFEUR YKO N'A DE CESSÉ DE POUSSER LES LIMITES DE SON ART. LA MÉTAPHORE PREND TOUT SON SENS POUR CET ANCIEN RIDER DE BMX. DEPUIS LA SORTIE DU LIVRE "NOTHING BUT LETTERS", EN 2009, YKO.IS.DEAD. DÉSORMAIS LOTFI HAMMADI NOURRIT L'ÉCHANGE AVEC AUTRUI EN SIGNANT DE SON PROPRE NOM. FOCUS SUR UN PARISIEN AU STYLE INÉGALABLE. DANS LE PROLONGEMENT, NOUS RENDONS HOMMAGE À THOMAS CAILLARD, UN AMI ET CHAMPION DE BMX DÉCÉDÉ DE L'ETC, CET ÉTÉ, À L'ÂGE DE 46 ANS.

Es-tu arrivé au Bmx par le graffiti ou l'inverse ?

J'avais fait du Bmx en premier, en 1982-83, après en avoir vu à la télé. Pour le graffiti, j'étais à l'école et il y avait un gars qui avait une veste en jean avec un graffiti dans le dos, j'arrêtais pas de la regarder, j'étais fasciné, il taguait "Esi". Mais auparavant, comme j'habitais pas loin du terrain vague de La Chapelle, on trainait en Bmx et un jour, en 85 ou 86, je suis passé devant ce mur de Bando et Mode2, avec le gars en bombardier et un Daffy Duck, et je trouvais ça cool, mais c'est bien après que j'ai commencé à gratter du papier en 1987 à l'école.

Pourquoi avais-tu choisi le tag yko ?

C'était un choix de lettres qui me plaisait et après plusieurs combinaisons de surnoms, j'ai choisi Yko, iko, ico, yco.

Si je ne m'abuse, tu faisais assez peu de graffiti vandale, notamment pour ne pas avoir de soucis puisque ta mère et toi aviez vécu en France plusieurs années sans titre de séjour ?

J'avais fait un graffiti avec un pote d'école à porte de Montreuil et on s'était fait courser. Mon pote s'est fait attraper et je me suis fait balancer par sa mère. Ensuite il y a eu un jugement. Et comme j'étais mineur, nous étions Algériens, sans titre de séjour à l'époque, elle m'a remis les idées en place vite fait. J'ai recommencé le vandale en étant majeur, quelques années après, mais je n'ai jamais été prolifique dans le domaine même si j'y apportais une certaine touche. Ce qui m'intéressait plus c'était la pratique de toutes les facettes du graffiti.

Peux-tu nous parler du jour où ton talent de dessinateur a été confronté à celui d'Oxmo ?

À la fin des années 80 ou début des années 90, je faisais partie d'un groupe qui s'appelait les BWP, à l'initiative de Jody Choupas. Un mec qui habitait dans le 19ème, rue de la Solidarité, métro Danube. Il avait créé un groupe de danseurs, rappeurs, graffeurs. Puis un jour on devait ramener un dessin pour le logo de ce groupe ou un tee-shirt, je ne sais plus. Et j'ai vu arriver Oxmo. Son nom de tag à l'époque c'était « Boreà », je crois. Le rendez-vous pour présenter nos "œuvres" était dans un terrain vague de Saint-Ouen. Et c'est là que j'ai vu ce type qui dessinait plutôt bien. Il a choisi une autre voie et ça lui a pas mal réussi ! À l'époque certains artistes étaient doués dans plein de domaines différents.

Des crew réunissant toutes les disciplines hip-hop ont toujours été rares. Quel autre souvenir as-tu des réunions des BWP... Et es-tu encore connecté à Jody ?

Nous sommes amis sur Facebook. Il avait réussi à faire un single, je crois, mais il s'était arrêté là dans les années 90. Je me souviens surtout des murs que j'ai fait pour le groupe. Et je faisais aussi le mur pour aller dans une soirée à Roissy où il y avait des battles, où l'on avait vu EJM rapper qui était assez reconnu à l'époque.

Dans les terrains vagues où tu allais, y avait-il des Djs ou des danseurs ? Et avais-tu essayé le Djing ou le Bboying ?

Je n'ai jamais vu aucun danseur et Dj dans des terrains vagues, les blocks parties de La Chapelle n'existaient plus quand j'ai commencé à prendre des photos de Skki, de Lokiss, des BBC ou des CTK. Quoi qu'il en soit j'avais quelque chose avec le rythme, mais ça c'était plus traduit par la danse que par le Djing. L'expression corporelle que je pratiquais aussi en Bmx Freestyle au sol ce qui pouvait s'apparenter à de la "danse" sur un vélo, même si c'est un peu plus complexe que ça.

“ Je pratiquais le Bmx Freestyle au sol, ce qui pouvait s'apparenter à de la danse sur un vélo, même si c'est un peu plus complexe...”

Pourquoi yko.is.dead ?

Il y a peu de temps, j'ai créé un compte Instagram yko.is.dead qui montre les productions que j'avais faites en tant qu'Yko de 1990 à 2010, à peu près. C'est pour moi la fin d'une période qu'il fallait illustrer parce que j'étais un acteur du graffiti parisien. Après tu ne peux plus continuer lorsque tu n'as plus l'âme. Je ne me reconnaissais plus dans le graffiti. J'ai récupéré mon nom sans me cacher derrière un autre, je me suis senti affranchi, c'était devenu un poids que je ne voulais plus avoir, même si je ne regrette en rien ce que j'ai fait sous ce surnom. C'était juste que cette période formatrice était finie.

Tu as aussi fait des ouvrages dédiés au lettering ?

Un seul ouvrage, « Nothing but Letters », en collaboration avec Lek. C'est la que j'ai perdu l'âme d'Yko et que j'ai élargi le champ des possibles. Ce livre, sorti en 2009, j'en ai eu besoin pour clôturer tout ce passé initiatique, mettre en lumière la lettre à travers des alphabets, des styles différents, dialoguer avec le non initié. Et faire des essais moins conventionnels dans le graffiti.

Penses-tu que le graffiti doit rester dans la rue, sauvagerie, ou qu'il peut s'exposer partout. En galerie par exemple ! Ou c'est un débat qui ne t'intéresse plus ?

C'est un faux débat, puisqu'il est beaucoup plus multiple qu'avant. Et il est devenu incontrôlable, c'est son atout majeur, il faut le laisser se recréer, se détruire et revenir, dans les galeries, sur mur, en vandale, qu'importe. C'est sûrement le mouvement artistique le plus populaire et autonome qu'il soit, même s'il se mord la queue de temps en temps.

Est-ce que le fait d'avoir fait une école de dessin t'a permis de structurer et conceptualiser ta peinture ? Et penses-tu que ça soit indispensable de passer par un établissement scolaire ?

Je suis arrivé dans le parcours scolaire artistique grâce au graffiti. Après trois ans d'école privée j'ai énormément appris. Mais je rapportais beaucoup de la rue qui était un laboratoire fantastique concernant la motivation, la structuration, la compétition sans parler des techniques de colorisation, choix des couleurs, etc. L'école n'est pas suffisante, mais elle compte beaucoup. Il faut arriver à se nourrir des cours que tu prends, de tout ce que tu peux voir à l'extérieur. On ne peut pas répondre de façon binaire à la question. La façon dont tu perçois les choses qui t'entourent est importante, l'observation et l'information sont primordiales, quelque soit la "formation" officielle ou non dans laquelle tu évolues. Le fait de conceptualiser les choses est plutôt lié au caractère, à la volonté de faire les choses de façon structurée.

Ton parcours singulier change t-il ta manière de consommer au quotidien ?

Je suis un grand frustré, j'ai toujours besoin de créer, de la vidéo, de la photo, de la peinture, du graphisme, en faisant des choses complètement pourries quelquefois, ça influe sur ton état mental. Quand je fais de la peinture je me protège pas mal, je ne supporte plus les solvants. Sinon mon hygiène de vie passe plus par le sport qui impose des diètes strictes.

Peut-on parler de design en termes de riding ?

Je ne sais pas si le terme "design" est approprié. Mais d'art, de style, oui fortement. D'imprégnation, aussi de développement.

La vie urbaine fait partie intégrante de toi, comment fais-tu pour éviter les parasites ?

Alors, je me trouve juste chanceux, je travaille de chez moi. Le télétravail n'est pas une nouveauté. Sinon j'évite les endroits surpeuplés, je ne conduis jamais mon scooter pendant l'embouteillage, du moins le plus possible. Je passe du temps avec mon fils de cinq ans qui me permet de m'échapper du monde des adultes. Et je mange beaucoup de chocolat. (Rires).

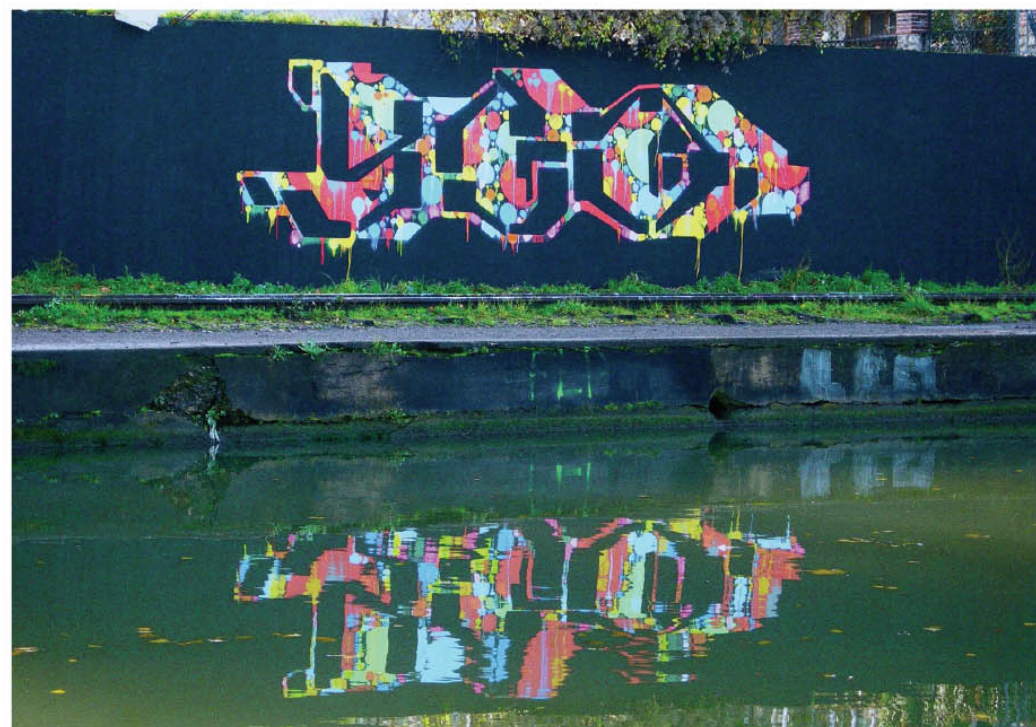
“ Maintenant j'utilise les lettres et les mots pour communiquer avec les gens à l'opposé du graffiti qui est plus égocentrique et élitiste...”

En 2020 penses-tu que Paris manque encore de couleurs ?

Je ne peux pas te dire, je ne vais plus dans le métro (rires). Je pense qu'il y a encore beaucoup de choses à faire à Paris, notamment sur mur.

Que penses-tu du digital graffiti ?

Pourquoi pas, toute création mérite d'exister. Mais on a toujours le choix d'aimer où de vomir tellement on déteste ça. (Rires).



Nous venons de perdre un bon ami, en commun, Thomas Caillard (1974 - 2020). Une figure du street Bmx français. L'idée est de lui rendre hommage ici. Qu'est-ce qui t'a interpellé ou fasciné en Masto ?

Premièrement, j'ai vu le personnage de Thomas Caillard devenir celui de Masto, des années 90 jusqu'à ces dernières années, à l'inverse des nouvelles générations. Il a tout "simplement" eu des idées et il les a concrétisées. Il était très animé par la musique, un vrai moteur et même peut être un schéma de vie pour lui. C'était un personnage charismatique avec une grande gueule. Il partait vite en couilles, avait beaucoup de caractère, ce qui lui a permis d'arriver à réaliser pas mal de choses ! Le fait de vouloir être autonome l'a motivé pour faire des vidéos, des sapes, etc. Il a une énergie et une envie de tout foutre en l'air, mélangé à une intelligence et une vision avant-gardiste. Animé par une bonne énergie et une certaine hargne qui peut être perçue comme négative parfois, ça donne souvent de super choses...

Thomas avait une certaine intégrité, il ne travaillait pas n'importe comment et avec n'importe qui. Comme toi finalement ?

Oui, mais faut pouvoir se permettre d'être intègre, il faut être à l'aise financièrement. Lui comme moi avions quand même un minimum avec un boulot annexe pour pouvoir faire ce que l'on voulait dans l'artistique. Mélanger l'artistique et le "financier" c'est périlleux et délicat. Il était surtout animé d'une envie, d'un but, et il n'en démordait pas.

C'était quoi vos affinités musicales et littéraires ou celles que vous aviez partagées ?

Il adorait Dali et Led Zeppelin. Mais ce qui me plaisait chez lui, c'était l'envie de faire les choses en "premier", l'idée même de la création ! Quand tu te jettes en Bmx en premier sur des spots inconnus, il faut des couilles ! Ça mêle la technique, le physique et le mental, un peu comme du graffiti vandale.

Parfois des personnes fortement respectables décèdent dans l'anonymat. Je trouve donc nécessaire de faire du bruit et de rendre hommage pour la mémoire collective. Pourquoi as-tu fait cette peinture (page précédente) sans le mentionner ?

Je souhaitais la partager sur les réseaux sociaux, mais je ne souhaitais pas dire que c'était un hommage d'ailleurs, c'est plus une peinture inspirée par Thomas, c'est entre lui et moi. C'est comme un message codé, tout le monde l'entend, mais très peu de personnes le comprennent. Je trouve cela plus subtil et respectueux.

Le Covid-19, pourtant moins mortel que d'autres parasites, a vu naître un confinement qui a été fatal à nombre d'individus. Physiquement ou intellectuellement, d'ailleurs c'est peut-être ce qui a achevé Masto. Qu'en penses-tu ? Et est-ce que cette période t'as appris quelque chose ?

Ça ne m'a rien appris, mais ça m'a conforté dans mes croyances, à savoir que les enfermements et exclusions physiques ou morales sont des bombes à retardement pour certaines personnes. Le Covid-19 a peut-être été un facteur aggravant pour Thomas. Mais son cas était quand même particulier parce qu'il était sujet à l'Encephalopathie Traumatique Chronique, à cause des chocs violents répétés à la tête.

"... les enfermements et exclusions physiques ou morales sont des bombes à retardement pour certaines personnes."

La fougue est un mot qui te préoccupe...

Parce qu'elle représente souvent la peur, l'énergie bonne ou mauvaise, si elle est bien canalisée, elle peut-être un magnifique moteur, mais rien ne marche à 100%. Quand j'utilise ce mot je pense à notre jeunesse, notre adolescence, au moment où elle peut vriller. C'est pour ça que je la représente par des chevaux, parce qu'un cheval a besoin d'être mis en confiance. Et pour tout te dire, je suis assez déçu de la société dans laquelle on vit, une impression d'un non-aboutissement.

En vieillissant l'homme a tendance à revenir à ses racines. Tu révéles assez peu tes origines algériennes dans ta peinture...

Effectivement, je suis né en Algérie, mais j'ai été éduqué à la française, je ne parle pas la langue et la religion ce n'est pas mon truc. Je ne me sens pas plus français, c'est autrui qui me fait remarquer que je suis un étranger, je me sens profondément parisien... Aujourd'hui ce qui ressort dans ma peinture, c'est le bleu et le rouge de Paris qui sont déclinés en différentes teintes. C'est amusant comme les gens y voient du bleu blanc rouge, je m'en accommode, je me fais à l'idée de grandir ici, de représenter les codes "patriotiques", de porter un nom arabe, ce qui coupe l'herbe sous le pied aux cons qui pensent que les arabes et les musulmans par extension, crachent sur la France constamment. C'est un sujet complexe qui demanderait des pages et des pages...



Thomas Caillard RIP (Les Ulis - 1999 / Photo : Manu Sanz)



BREISS

A L'EST DE PARIS, MEAUX ET SES ALENTOURS ONT TOUJOURS ÉTÉ DES SOURCES EN TERMES DE HIP-HOP DE QUALITÉ. PARMI ELLES, LE LABEL COFFEE BREAK RECORDS, DU VAL MOBB, PROPAGE RÉGULIÈREMENT DE BONNES VIBES DEPUIS PRESQUE DEUX DÉCENNIES. LEUR NOUVELLE DÉCOUVERTE EST KIYDRAH, UNE JEUNE CHANTEUSE ET COMPOSITRICE DE NÉO SOUL. ELLE POSE SON FLOW EN ANGLAIS, SUR LES BEATS JAZZY DE BREISS. A L'OCCASION DE LA SORTIE, DE "SIMULATION", NOUS AVONS RENCONTRÉ LE DIGGER ET BEATMAKER DERRIÈRE LES MACHINES DE CET EP, DE HUIT TITRES, CERTIFIÉ FAT PAR STAR WAX.

Breiss, breizh... Coïncidence ou as-tu des origines bretonnes ?

(Rires) non aucune origine bretonne. Pour l'anecdote, on était avec mon acolyte Dust au concert de Roy Ayers et, quand il a signé mon skeud à la fin du live, au lieu de mettre « Brice » il a mis « Breiss ». Étant de loin mon artiste préféré, voilà : il a choisit pour moi.

Ta première approche avec le hip-hop ?

Depuis tout petit je baigne dedans, j'ai un frangin plus vieux qui en faisait tourner en boucle. Le vrai dédic, ça a été les 90's. La découverte des gros filters, les samples de jazz qui me rendaient ouf... Lord Finesse, les Tribe, Gang Starr, Dred Scott, Jungle Brothers, Black Sheep, The Ummah, Buckwild et j'en passe.

Comment c'est passé la connexion avec la chanteuse Kiydrah, sachant que presque deux décennies vous séparent et que sa galaxie est à plus de mille lieues ?

Ben écoute, elle m'a contacté en me disant qu'elle avait posée sur un instru à moi, « Martinique », sorti sur la compil « Picki People », produite par T-Love. J'ai trouvé ça plutôt cool. D'ailleurs, il est sur l'album « Times Like This », donc on a enchaîné sur ce mini Lp. Et elle a été super réactive.

En parlant de galaxie, celle d'où tu viens a plus d'un talent reconnu dans le hip-hop. As-tu connu Les Bledias de la Face Est ?

Pffff grave ! La bonne époque du rap français, la meilleure pour moi. Les Bledias, l'âme du raz war, spécimens rares... Les gars kickaient ça sale, avec des flows de ouf sur des grosses instrus 90's. C'était à la mode et il y avait tout !

Dusty de MeauxTown via Jazz Liberatorz, c'est ton grand frère ou es-tu son ghost ?

(Rires). Le Dust, ben oui c'est la famille. Environ 25 ans de rides... Mon frangin de son. Il n'y a pas une personne avec qui je suis autant connecté musicalement.

C'est lui et Ben qui m'ont fait découvrir vraiment le sampleur, justement sur les prods des groupes de Meaux citées précédemment. Et puis Dust a touché une MPC, je ne sais pas, vers 1998 ou 1999. J'ai kiffé sur la simplicité du truc parce que je ne suis pas geek du tout. Et il m'a rendu accro ! (Rires)

Peux-tu nous parler du processus de beatmaking et de production du disque ?

Tout est produit avec Logic et la MPC 2000. Après, tout le mix et le mastering, c'est mon bro Lyric Aka A Cat Called Fritz qui a fait le taf. Et le teaser aussi d'ailleurs ! Il a vraiment taffé et m'a poussé pour que ce projet sorte ! Gros big up le chat !!! Faut checker son taf, un vrai artiste pas assez reconnu au passage... Gros big up aussi à Tehar pour la pochette et au Dust pour le remix !

Quand tu as rencontré Kiydrah, ça ne t'a pas fait flipper de savoir qu'elle est texane et fille de militaire ! Ça fait beaucoup, non (rires) ?

(Rires) Non du tout, c'est l'avantage de ne pas parler anglais, je n'étais pas au courant !

Quelle est l'implication de Pickinniny Records de L.A ?

Aah Pickinniny c'est le label de ma grande sœur Taura, et je voulais ce projet en famille. Coffee Break, Pickinniny et Meauxtown.

“ J'ai kiffé sur la simplicité de la MPC parce que je ne suis pas geek du tout. Je n'exploite pas tout à fond, alors pourquoi en rajouter ? ”

Ta découverte pendant le confinement ?

« Jazz is Dead » d'Adrian Younge & Ali Shaheed Muhammad, ça tourne en boucle depuis.

Parfois, souvent même, nous recevons à la rédaction des projets hip-hop qui ne sont pas assez puissants en termes de production. As-tu un ou des conseils à partager pour faire kicker un beat bien fat, façon KanKick ou Dusty ?

Alors là, je ne me demande pas ça moi... Je ne suis jamais satisfait de mon son (rires). Déjà une bonne source de sample, après une machine, c'est toujours mieux pour le grain.

Tu es aussi fan de vinyles. Depuis quand collectionnes-tu ? Quels sont les genres de musique et combien as-tu de vinyles ?

Ah oui j'ai bien diggé fut un temps, mais je me suis calmé. C'est un budget aujourd'hui ! (Rires). J'ai commencé à acheter des vinyles au mitan des années 90. Je suis assez éclectique, j'ai de tout. Du hip-hop majoritairement golden years, de la house, pas mal de disco-funk en maxi, du jazz... Combien ? Je ne sais pas... 1500 vinyles.

Si je te dis Detroit ?

Detroit ! J'y suis allé, mais pour chiller. D'ailleurs c'est le meilleur voyage de ma vie ! J'ai rencontré des personnes incroyables et une vibe inexplicable. Je suis nostalgique, juste le fait d'en parler.

Sinon pouvons-nous t'attendre mixer, on line et off line, à Paris ?

M'entendre mixer ce n'est pas pour maintenant. Je n'ai plus le kiff d'avant. Je suis plus en mode prod et taf. Mais peut être que j'y reviendrais... Je balance des mixes de temps en temps sur le net, quand j'ai la motive. (Rires)



HOMMAGE À LEUR RICHE PARCOURS, LE CREW BRETON STAND HIGH PATROL VIENT DE SORTIR UN NOUVEL ALBUM, "OUR OWN WAY". RÉSOLUMENT ÉCLECTIQUE, CE DERNIER ENREGISTREMENT NOUS OFFRE UN VOYAGE ALLIANT LE DUB, LE JAZZ, LE HIP-HOP OU ENCORE LA BASS MUSIC. À CETTE OCCASION, PUPAJIM, ROOTYSTEP ET MAC GYVER NOUS DÉVOIENT LES COULISSES DE L'INCLASSABLE DUBADUB STYLE, POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR.

Genèse de Stand High Patrol il y a 20 ans, bon anniversaire !

Rootystep : Merci. Effectivement on a commencé avec Mac Gyver dans des bars, notamment au Petit Bazar à Rennes.

« Our Own Way » est sorti le 24 juillet, quel a été l'impact du confinement sur cette création ?

Mac Gyver : Ca n'a pas eu d'influence sur l'artistique, on avait terminé la création. On était dans des détails de fabrication, de validation d'artwork, la préparation de la distribution, des choses pas artistiques en soi.

Pupajim : Ca a tout de même eu un petit impact sur la date de sortie, à la base on voyait ça au printemps. Du coup on le sort au milieu de l'été, ce qui ne se fait pas trop d'ordinaire. Mais ça change, on verra comment ça fonctionne.

Parlez nous du processus du cheminement de production, les machines et logiciels utilisés... et le cutting pour le format vinyle ?

Pupajim : D'un point de vue général, on sortait de deux albums dans des styles bien précis : « The Shift », très hip hop 90's, et un album avec Marina P, plus trip hop. Là, pour « Our Own Way », c'est plus un album comme on faisait au début où l'on compilait plein de morceaux que l'on n'avait pas encore sorti mais que l'on avait joué en soirée. Pour le coup certains des morceaux du tracklist tournent depuis 4-5 ans en sound system. Donc c'est un mix de quelques morceaux nouveaux, et d'autres plus anciens qui n'étaient pas sortis. Il y a beaucoup de styles différents, beaucoup de titres qui n'ont pas été composés au même moment. Certains titres ont été faits sur Fruity Loops, le logiciel avec lequel j'ai débuté. D'autres sur Ableton. Pour quelques tracks, j'ai utilisé les deux logiciels... On a enregistré à Paris pour les voix, et à Rennes pour les trompettes, en home studio. Ensuite j'ai envoyé toutes les pistes séparées à Mac Gyver, pour qu'il fasse des effets avant le mix final.

Mac Gyver : En utilisant mes effets (les échos, réverb et autres effets originaux) j'ai voulu donner une cohérence à tous ces morceaux qui venaient d'époques et de styles différents. J'utilise du matériel hardware, des space echo, réverb numériques, vintage ou pas, des filtres DIY. Ensuite j'ai retrouvé Rootystep au Lagos Road studio et avec Claude, notre ingé son. Et on a mixé le tout ensemble. Trois paires d'oreilles, et Claude sur les boutons.

Rootystep : On avait déjà travaillé avec Claude pour l'album avec Marina P. Avec ce nouveau projet, on a continué à se former tous ensemble. On a confronté nos méthodes de travail qui à la base ne sont pas forcément les mêmes. Et on a trouvé un équilibre. On est très attachés au travail analogique, un travail à l'ancienne où tu as moins le droit à l'erreur puisque tu ne peux pas revenir en arrière en un clic. Toutes les semaines on avançait morceau par morceau. Et on faisait des allers-retours à réécouter chacun à la maison pour prendre du recul et réaffiner en studio ensuite.

Pupajim : Ensuite, parce qu'on peut dire que le projet à bien voyagé, le mastering a été fait à Kerwax, le studio où l'on avait mixé l'album « The Shift. »

Rootystep : Kerwax c'est un studio qui était basé à Lyon à l'origine, mais qui s'est installé récemment en Bretagne.

C'est une ancienne école dans le bled de Loguivy-Plougras. Il y a deux salles de classe transformées en salles de prises, et une salle de classe où il y a toute la régie. Au fil des années, le propriétaire a accumulé des machines mythiques, datant des années 50 aux années fin 80, des machines qui ont été utilisées aussi bien par les Beatles que par Johnny Cash... Du matériel introuvable maintenant, qui a été rassemblé et réparé par un vrai spécialiste. En passant par ses machines et avec son savoir-faire, on obtient une teinte, une sonorité analogique particulière. Ce n'est pas le cas de tout le monde mais en ce qui nous concerne nous avons toujours été sensibles à ce genre de travail à l'ancienne, à cette chaleur et ce côté brut qui en découle.

Mac Gyver : Le cutting final a été réalisé en Allemagne, à l'usine de duplication Optimal Media. On a reçu test press, qui a été validé du premier coup, qui était fidèle à nos attentes.

Ca a l'air impressionnant le studio Kerwax !

Rootystep : Oui tu peux jeter un œil sur son site, il est très bien fait. Le maître des lieux a fait pas mal de retranscriptions Tv pour Arte, des live de groupes rock et pop principalement. C'est un endroit magique, qui a une âme. La déco, ses machines, l'atmosphère du studio, les anciennes classes...



C'est assez rare d'avoir un studio entouré de nature avec des grandes ouvertures, des grandes fenêtres. Ca a vraiment de la gueule.

Beaucoup de références à la nature sur ce nouvel album. Signe d'une reconnexion au vivant, d'un retour à la terre...

Pupajim : C'est toujours difficile de trouver des thématiques différentes lorsque j'écris. J'essaie de mettre un peu de poésie. C'est en lisant ou en écoutant d'autres musiques que vient l'inspiration. Là j'ai lu beaucoup de haïkus japonais. J'aime bien la métaphore entre la vie des humains et la nature. Ça a fortement été inspiré par ça.

Pourtant, excepté la trompette, votre son est exclusivement digital ?

Pupajim : C'est un choix artistique, on a toujours composé comme ça. Quand c'était moins digital, c'était du sample. On n'est pas musiciens à la base, on n'a jamais appris à jouer d'instruments. A part Merry, qui fait de la trompette, on n'est pas assez compétents en la matière. Mais on peut quand même se donner les moyens de faire de la musique ! Ça pourrait être une volonté future de monter un band, ou de faire réjouer certains tunes par des musiciens, mais ça ne l'est pas pour l'instant.

Vous semblez avoir une démarche orientée aussi pour l'international. Est-ce pour cela qu'il y a un seul texte en français ?

Pupajim : On a toujours écrit en anglais. Et là on a fait une exception avec un texte en français. L'anglais, ce n'est pas une démarche volontaire pour aller vers l'international mais, en effet, ça nous a permis de voyager et d'être connus ailleurs qu'en France. Bien que je ne pense pas que chanter en français soit une barrière. En ce qui nous concerne on a toujours été tournés vers l'Angleterre, c'est de là que viennent une grosse partie de nos influences. On a aussi écouté beaucoup de hip-hop français, c'est pour cela que le seul morceau en français sonne rap français des années 90. Le choix de l'anglais, c'est aussi le choix de la sonorité, ma voix est complètement différente quand je chante en français.

Sur l'album, on découvre un panel de voix impressionnant, pourtant c'est 100% Jim. Quel est le but recherché ?

Pupajim : Je ne sais pas s'il y a un but, mais j'essaie de faire toujours différent. Je n'ai jamais pris de cours de chant, j'apprends toujours, j'aime bien tester. Au fil des ans, la tessiture de voix, l'amplitude s'est agrandie. En vieillissant, la voix change aussi. Le fait que les morceaux n'aient pas tous été enregistrés à la même époque, ni à la même période de l'année explique donc que les vocaux soient différents les uns des autres.

Il y a des arrangements aussi, non ?

Pupajim : Pas vraiment, il y a de la réverb principalement, ou du delay parfois. Sauf sur l'interlude Rainy Ragga, où la voix est effectivement pitchée. J'ai enregistré puis on a pitché la voix ensuite.

Avec cet album, avez-vous voulu faire passer des messages conscients ou votre volonté est-elle surtout de faire danser le public ?

Pupajim : L'idée de base était surtout de ne pas trop réfléchir, de changer, de faire les choses à la vibe. Lorsqu'on aimait bien un morceau, pour une raison ou pour une autre, parfois le message parfois la voix, on décidait de le mettre sur le tracklist. On a essayé d'être très spontanés. Il y a donc certains titres où le message est important et d'autres où il est plus léger. Mais on fait du reggae à la base, le reggae est une musique à message. Donc oui on essaye de dire ce qu'on pense.

Par exemple, quelle est l'histoire de « Belleville Rap » ? Le concept du « lundimanche » ?

Pupajim : Le lundimanche c'est l'histoire des intermittents du crew, qui s'octroyaient le lundi pour ne pas travailler, vu qu'ils avaient travaillé le week-end. Ils appellent ça le « lundimanche ». Moi je ne suis pas intermittent, j'ai un boulot à côté. Donc ça raconte mon chemin pour aller au travail le lundi. Je travaillais à Belleville.

"Jay's Life" est-elle une histoire fictive ? Ce titre se différencie des autres... pourquoi ?

Pupajim : Oui, c'est une histoire inventée de toutes pièces. La mélodie m'est venue comme ça, spontanément, en bidouillant cet instru qui, effectivement, est un peu différent des autres. J'ai essayé de me mettre dans la peau d'un personnage qui perd son boulot et qui ne sait pas comment il va l'annoncer à sa femme en rentrant. Ces paroles on les a reprises dans deux morceaux différents : « Jay's Life », qui ne faisait pas forcément l'unanimité de par son style. Et « Factory », qui est beaucoup plus chanté. On a décidé de garder les deux au final. Ça peut sembler étrange mais c'est notre façon de faire.

Vous travaillez toujours avec Kazy sur l'univers visuel, qu'avez-vous cherché à créer avec le clip de « Our Own Way » ? Votre île idéale

Rootystep : Avec nous, Kazy a toujours quasiment carte blanche. C'est quelqu'un qui nous connaît depuis les débuts, c'est un ami. Comme on discutait ensemble des 20 ans du crew, on s'est dit que ce serait intéressant de faire un genre de carte qui répertoriait des événements marquants pour le crew, des brides d'histoires, des souvenirs forts et des anecdotes. Pas seulement les moments de live mais tout ce qui va autour, ce qu'on a vécu pendant les tournées, les galères, la route. Donc on s'est posé pour essayer de lister tout ça.

Au final ça donne une sorte de carte autobiographie qui raconte l'histoire de Stand High. Cette carte a été utilisée dans l'animation vidéo que Charlie Mars a fait pour le morceau « Our Own Way » mais elle est aussi présente à l'intérieur des gatefold Lp et Cd. On peut y voir pas mal de choses, des références géographiques, des références aux potes avec qui on bosse au quotidien comme Goldie de Roots Atao, avec qui on a monté le soundsystem, Diazzo qui fait de la projections d'images géantes sur nos soirées ou Morgan, qui bosse avec nous sur le booking, la communication... Cette carte, cet univers du bout du monde c'est notre monde retranscrit avec humour par Kazy. Elle est assez riche, donc compliquée à définir ou décrire en trois mots. Mais elle définit bien Stand High !

Avec une petite dédicace pour la police...

Rootystep : Oui parce que toutes les premières fois où on jouait avec OBF, il y'avait la police qui débarquait et qui arrêtait la soirée. Les 5-6 premières dates qu'on a faites avec OBF ont toujours terminé avec la police. J'en profite pour rajouter le fait qu'on a une édition spéciale shop indé, avec un poster réalisé par Kazy Usclef à l'intérieur.

Il n'y a pas ou peu de samples, quel est votre rapport au vinyle ?

Pupajim : Peu de samples effectivement, car on en avait beaucoup utilisé sur les albums précédents. Et c'était une volonté de revenir à de la compo pure et dure. Mais sinon, oui on écoute des vinyles, à fond.

Rootystep : On a tous une bonne collection de disques. On écoute tous plusieurs styles de musiques différents. On achète tous des vinyles. Parfois on joue nos disques, pas sous le mode Stand High mais en mode solo, ou sur les soirées Stand High Discothèques. Jouer des disques on l'a toujours fait et on continuera. Quand on a commencé à sortir des disques, le vinyle se cassait un peu la gueule, maintenant il y a un fort attrait pour ça et c'est cool. La plupart des sound systems anglais qui nous ont influencés jouent ou jouaient quasi exclusivement vinyle avec une seule platine. Les acetates, les enregistrements exclusifs pressés à un seul exemplaire que les sound systems jouent pour montrer leur originalité ça fait partie de notre culture. On aime les différents formats vinyles, la chaleur du son propre au support. Et on aime l'objet en lui-même. Le format vinyle, pour un graphiste, c'est bien plus agréable à bosser qu'une vignette numérique ! C'est un vrai tableau. Le disque tu peux le prendre dans les mains, le retourner, tu y trouves énormément d'informations qui peuvent t'aider à savoir le nom des musiciens, du label, le nom du studio. Ça permet de voyager dans l'univers des artistes et d'apprendre plein de choses sur la musique en elle-même. C'est une bonne source d'informations.

Vous semblez aussi être attaché au format cassette, en tout cas visuellement pour vos mixes ?

Mac Gyver : Avec Rootystep, à l'époque du lycée, on sortait des mixtapes sur lesquelles on enregistrait les disques qu'on aimait bien. On distribuait ça dans notre lycée au format cassette. C'était à peine l'époque des Cd gravés... C'est aussi avec une cassette qu'on est entré en contact avec Jim, qui n'était pas dans notre lycée. Il nous postait des cassettes avec des enregistrements de sa voix, nous on lui renvoyait des instru et des mixes. C'est un format qu'on aime bien, parce que c'est aussi le format d'enregistrement des soirées sound system londoniennes des années 80-90. Les gars enregistraient ça au dictaphone à l'époque ! Tu pouvais retrouver les cassettes le lendemain ou plus tard. Ça se faisait aussi en Jamaïque. Du coup, on a une culture qui vient de ces soirées enregistrées sur cassette. L'album The Shift, de par son style hip-hop, est proche de l'univers des cassettes, donc on l'a sorti en cassette. Quand on poste des mixes sur YouTube, on fait une animation avec une cassette qui tourne en clin d'œil à tout ça.

Ah oui donc il y a un vrai lien historique...

Mac Gyver : Oui, c'est plus historique qu'actuel, mais ça nous fait toujours plaisir.

Rootystep : C'est pareil que pour le vinyle, ça a une sonorité particulière la cassette, avec la bande qui fait une espèce de master, avec un grain qu'on apprécie. Et ça nous rappelle l'époque où tu pouvais faire tes compiles sur cassette, tu les échangeais... C'était un peu le début du piratage, tu pouvais enregistrer les émissions de radio. En Bretagne on n'avait pas les ondes comme Nova tout ça. Le vendredi soir, vers 23 heures, j'écoutais l'émission Boulibai Vibrations, sur France Inter. Ça me permettait de découvrir de nouveaux morceaux et d'enregistrer sur cassette ceux que je ne trouvais pas à Lannion.

Si je ne m'abuse, il y a peu de remixes de vos morceaux, est-ce un choix ?

Mac Gyver : C'est vrai... Il y a peu voire quasi pas de remixes officiels disponibles.

Rootystep : Mais il y en a pas mal qui existent et qui ne sont pas sortis ! On donne souvent les instrus, les a cappella à notre cercle d'amis producteurs et DJs, qui les remixent et les jouent en live. On aime bien que ça reste exclusif comme ça, donc il n'y a pas de remixes sortis officiellement. Mais beaucoup de gens comme Stepart, OBF, Iratton Steppa, RSD, NS Kroo ont fait des remixes et les jouent !

Mac Gyver : Ça nous permet, nous aussi, de parfois jouer les remix plutôt que les originaux. À partir du moment où on a un peu trop joué l'original on aime bien jouer les remixes. C'est aussi une manière de proposer quelque chose de différent à ceux qui viennent nous voir jouer et qui ne connaissent que l'album avec les versions classiques.

En parlant de scène, comment vivez-vous de ne pas pouvoir jouer cet album au public cet été, notamment à cause de l'annulation du Dub Camp ?

Rootystep : On ne fonctionne pas vraiment comme la plupart des groupes. Comme disait Jim, sur l'album il y'a pas mal de morceaux qui ont déjà tournés. À l'exception du dernier Lp, et de la tournée avec Marina P, on n'a jamais fait des sets pour présenter un nouvel album. On essaye toujours de se surprendre nous-même et avoir du plaisir, donc chaque set est un peu différent du précédent. Évidemment, ça manque de jouer, d'avoir du public, de danser aussi en tant que spectateurs, d'aller voir des spectacles. On a vraiment envie de partager le son avec des gens mais pas uniquement les tracks de l'album. Le confinement a aussi été l'occasion de fouiller nos disques durs, de composer de nouveaux tracks...

Mac Gyver : Cette parenthèse nous permettra sûrement de revenir avec beaucoup de choses fraîches. Dès qu'on le pourra on jouera forcément des tracks du nouveau Lp, mais à côté de ça on a plein d'autres choses à jouer. Avec ce break forcé, je pense qu'on va arriver sur nos prochaines soirées avec pas mal de trucs nouveaux, des sets encore plus différents que ceux qu'on pouvait jouer ces derniers mois, et ça va nous faire du bien aussi.

Beaucoup de références à la nature sur ce nouvel album. Signe d'une reconnexion au vivant, d'un retour à la terre...

Pupajim : C'est toujours difficile de trouver des thématiques différentes lorsque j'écris. J'essaie de mettre un peu de poésie. C'est en lisant ou en écoutant d'autres musiques que vient l'inspiration. Là j'ai lu beaucoup de haïkus japonais. J'aime bien la métaphore entre la vie des humains et la nature. Ça a fortement été inspiré par ça.

Vous jouez à la fois en format concert et sound system, que préférez-vous et pourquoi ?

Mac Gyver : on aime bien les deux, pour différentes raisons. Et on aime bien passer de l'un à l'autre, régulièrement. Ce n'est pas forcément sur scène où l'on va tenter les choses les plus risquées. Mais parfois certains sons ont besoin d'une sono sound system pour développer tout leur potentiel. Et d'autres sont plus intéressants à jouer sur scène avec une scène et une ambiance particulière. Je pense qu'on n'a pas vraiment de préférence.

Rootystep : C'est quelque chose qu'on a toujours fait. On a commencé dans les bars puis, petit à petit, on a eu accès à des scènes, tout en restant actifs dans le milieu sound system. On a monté notre sono. La scène et le sound system, c'est assez différent, on apprécie les deux. C'est complémentaire. Sur scène ça va être des sets plus courts donc on va plus à l'essentiel. Comme disait Mac Gyver, en sound system, on a le temps et on improvise plus.

Par rapport à l'expérience public, je voulais parler avec vous de Forward Bass Culture, à Paris, en novembre dernier. Selon vous, comment un festival peut-il allier rentabilité économique avec une expérience satisfaisante pour le public ? A mes yeux, c'est différent de vous voir jouer en sound et au Forward par exemple...

Rootystep : Ce n'est pas vraiment différent, en réalité. Le Forward c'est 1500 voire 2000 personnes dans la salle, et sous le chapiteau du Dub Camp, c'est peut-être moins mais c'est à peu près pareil. En tout cas, questions densité et condition de danse, je ne vois pas de grandes différences. Excepté le fait que l'un joue en extérieur en été, et l'autre en intérieur à l'automne. Quand le chapiteau ou la salle sont blindés c'est compliqué d'approcher le set up dans les deux cas. Aujourd'hui, il y a un fort attrait pour la culture dub et bass music. Il y a un public, beaucoup d'événements et beaucoup de sound systems. Il y a 15 ans, il n'y avait pas autant de sound systems en France, ça a un côté positif. Après, c'est sûr que la vibe n'est pas la même à Paris ou à Nantes, à Brest ou à Lyon... Les publics sont aussi différents. Le Forward c'est plus ouvert, plus bass music, tandis que Dub Camp c'est vraiment centré sur le sound system dub.

Quel a été votre meilleur souvenir de festival ?

Rootystep : le Fusion en Allemagne. C'est au nord de Berlin. Il y a plein de scènes de différentes tailles qui accueillent de 50 à 5000 personnes, avec une programmation de dingue que tu ne connais pas avant d'arriver sur le festival. Pour avoir ta place, il faut t'inscrire à une loterie. Le festival dure pendant 6 jours. Il ne met pas l'accent que sur le line up, avec de grosses têtes d'affiches, il y a un gros travail sur la déco, des compagnies issues du cirque, du spectacle vivant... C'est comme une ville décorée avec de la musique qui ne s'arrête pas, tu as de la musique tout le temps. Tu peux te balader partout, tu n'as pas d'entrée où tu te fais fouiller. Le collectif qui organise est propriétaire du terrain, qui est un ancien aérodrome. Donc, toute l'année, ils continuent à construire des choses, à faire vivre le lieu. Ils mettent le paquet. Tu sens que c'est une grosse fête pour se faire plaisir. Ils proposent quelque chose de vraiment différent, de libre.

Vous avez joué là-bas ?

Rootystep : Oui on a joué deux fois là-bas et ce sont d'excellents souvenirs. Nous, on a autant de plaisir à jouer dans un bar avec une petite jauge, que sur une grosse scène. On aime bien ces différences. Jouer pour une petite asso qui se débrouille, et jouer pour des pros qui font un truc super carré. Toutes les expériences sont intéressantes. C'est bien de pouvoir faire les deux. En général, quand ce sont des gens qui font des choses avec le cœur, qui font des choses qu'ils auraient fait pour eux, qui essaient de partager un truc libre et généreux, alors on soutient et on apprécie.

Par rapport à la scène dub grandissante en France, quel est votre point de vue sur le manque de mixité, en gros que ce se soit « du son d'artistes blancs pour un public blanc » ? C'est très différent en Angleterre par exemple.

Pupajim : L'Angleterre, il y a un côté historique. Nous, en France, c'est vrai qu'on a emprunté ces sons-là. L'Angleterre, c'est un grand mix, avec les communautés caribéennes qui se sont implantées dans les années 50-60 là-bas. Le son est arrivé à nos oreilles, un peu plus tard... Dans le hip-hop, en France, il y a plus de mixité. Sur le dub, en effet, on est plus sur des gars issus de la classe moyenne, qui ont pu aller en Angleterre fin 90 début 2000. C'est toujours la même histoire, on parle de gars qui se sont pris une claque au carnaval à Nothing Hill, et qui sont revenus en France avec l'envie de s'engager dans cette voie. C'est comme ça que la scène dub a bien émergé côté français et que ça continue à donner des petits en Espagne, en Italie... Cette affaire de mixité sur la scène dub française, je pense que c'est historique, que ça s'explique en partie par la façon dont cette musique est arrivée en France. Côté reggae, ragga muffin, Raggasonic par exemple, ce n'est pas la même histoire, y'a plus de mixité.

“ Nous, on a autant de plaisir à jouer dans un bar avec une petite jauge, que sur une grosse scène. On aime bien ces différences.”

Je parlais aussi côté public...

Rootystep : Si tu zoomes sur les villes où tu joues en France, tu notes que c'est assez différent, c'est au cas par cas. Si tu joues en banlieue parisienne, ce n'est pas la même chose qu'à Brest ou Montpellier. Mais en Angleterre, finalement, ça dépend aussi des villes, des artistes et du line up. **Mac Gyver** : Le dub c'est une musique qui existe depuis très longtemps et qui a beaucoup voyagé. C'est une musique qui s'est mondialisée et qui prend aujourd'hui des formes différentes, selon les territoires. Même le reggae qui plaît en Europe n'est plus le même que celui qui tourne en Jamaïque, il y a toutes sortes de publics dans le monde entier, de tous les âges, des gens qui ont plus ou moins baigné dans la culture ou qui la découvre maintenant avec Internet.

J'ai l'impression que c'est un peu fini ce débat sur « Est-ce que les blancs peuvent faire ou écouter du reggae » non ? **Rootystep** : Dans la culture reggae, il y a un message d'ouverture et d'union à destination de tous les peuples, un message qui a été véhiculé par tous les principaux artistes jamaïcains. En Jamaïque, la communauté asiatique est bien présente et elle a été importante dans le développement du reggae, il y a une forme de mixité. Sur la scène actuelle, j'ai l'impression que les danses sont ouvertes à tous. C'est compliqué cette question de mixité. Lorsqu'on fait notre son, on fait notre son et il s'adresse à ceux qui veulent l'écouter, peu importe qui ils sont. Nos influences sont larges. Elles incluent des artistes fondateurs jamaïcains autant que des Anglais blancs. Martin Campbell, King General, Vibronics nous influence autant que King Jammy, Gregory Isaacs et Dennis Brown.

Mac Gyver : Il y a un côté assez indépendant, dès le départ dans la culture sound, du fait que le sound system est un media indépendant. Quand Channel One jouent à Notting Hill, ils organisent tout eux-mêmes. Il n'y a pas besoin d'avoir quelqu'un derrière qui les finance, il y a un côté indépendant et autonome. Donc même si c'est une musique qui a des origines jamaïcaines, il y'a toujours une liberté qui permet de ne pas avoir à être exploité par quelqu'un d'autre pour exister. On peut faire du sound system partout. Il n'y a pas de barrières, tout le monde peut le faire.

Quelles ont été les sound systems qui vous ont le plus influencés ?

Rootystep : Aba Shanti I, Channel One vu à Notting Hill. C'est les premiers où on a eu l'impact de la grosse sono. **Mac Gyver** : Iration Steppas, Jah Tubbys aussi pour le côté digital. **Pupajim** : Oui principalement des sounds anglais. **Rootystep** : En Angleterre, il y'a eu un mix avec la culture caribéenne et la musique anglaise, une rencontre entre les musiques électroniques et le son dub jamaïcain. Il y a eu une belle mixité, une certaine originalité s'est créée dans la rencontre entre ces cultures. Ça c'est quelque chose qu'on a apprécié. Et nous aussi, on a toujours essayé de trouver notre part d'originalité, d'essayer de mettre des choses personnelles dans notre musique et dans notre façon de faire. On a des influences mais on a notre propre identité.

Côté actualité, qu'avez-vous de prévu ?

Rootystep : Déjà jouer ce serait bien, sous n'importe quelle forme. Jouer avec les copains. Se voir puisque l'on ne s'est pas vu pendant toute cette période de confinement. On est content de voir ce projet aboutir, qu'il sorte. Et de pouvoir enchaîner sur autre chose. On espère pouvoir réorganiser des soirées et avoir un peu plus de visibilité sur ce que l'on aura le droit de faire. On a des dates prévues, on espère qu'elles se feront et qu'on pourra les faire le plus rapidement possible. Jouer, avoir du plaisir à jouer. Pour le moment, on attend. Tout le monde du spectacle attend...

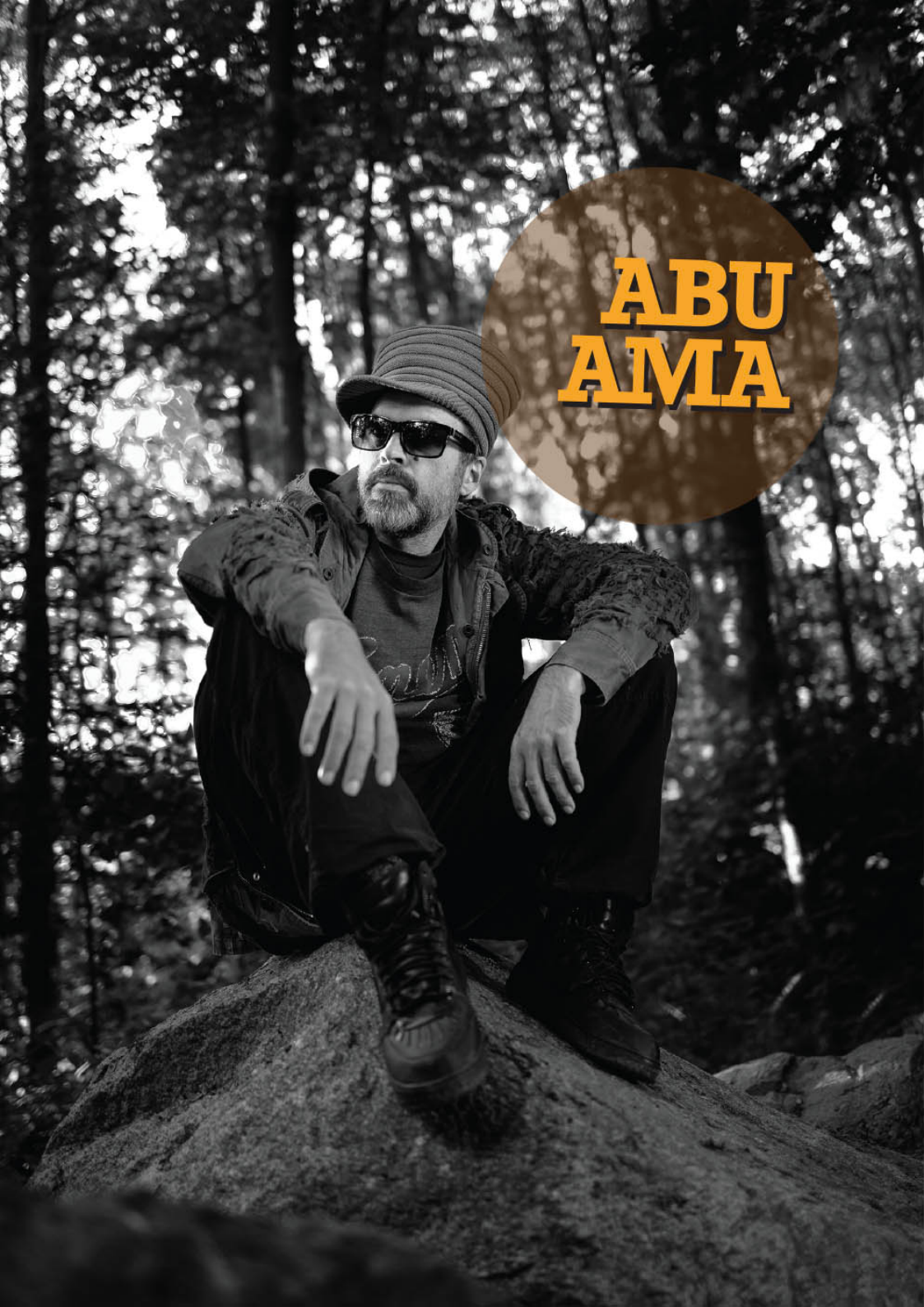
Alors qu'il y a le Puy du Fou qui ouvre... On est tous impatients, autant les artistes que le public, de pouvoir écouter de la musique et faire la fête.

Et pour la sortie de l'album ?

Mac Gyver : On espère que le disque va parler de lui-même aux gens, et qu'on pourra toucher notre public directement avec le bouche-à-oreille et le partage numérique, malgré le fait que ça sorte au cœur de l'été. Mais sinon on n'a rien prévu de spécial. On se réunira sûrement entre nous pour la sortie.

Merci et bonne chance pour la sortie !





ABU AMA

D'ORIGINE TZIGANE, ABU AMA EST NÉ EN ALLEMAGNE ET VIT ENTRE HANOVRE ET DORTMUND. COLLECTIONNEUR DE VINYLES ET DE BANDES MAGNÉTIQUES, IL ENREGISTRE DES SONS ET LES RETOUCHE AVEC MINUTIE. SA MUSIQUE EST UNE COMBINAISON ENTRE LE DUB, LE NOISE, L'EXPÉRIMENTAL ET DES SONORITÉS TRADITIONNELLES. SIGNÉ SUR DE NOMBREUX LABELS, IL A DERNIÈREMENT COLLABORÉ AVEC LA CHANTEUSE ET COMPOSITRICE IRANIENNE MENTRIX, SUR HOUSE OF STRENGTH RECORD. SON PROCHAIN LP, "TOTEM", SORTIRA À L'AUTOMNE SUR LE LABEL BULGARE MARHORKA. SOUVENT DIFFUSÉE SUR NTS RADIO, SA MUSIQUE SE DÉMARQUE PAR SON EMPREINTE QU'IL A NOMMÉE « L'ARABXO ».

Ton enfance ?

J'ai grandi, en partie, dans la ferme de mes grands-parents, située dans la région de la Ruhr. J'ai passé une enfance normale, jusqu'à mes douze ans. Ensuite, ma mère est tombée malade. J'ai donc dû la remplacer et je me suis occupé de mes petites sœurs. Je vivais dans une peur permanente. Je n'avais pas le temps pour étudier. A 17 ans, j'ai dû me débrouiller seul, j'ai vécu au milieu des punks et des squatteurs.

Viens-tu d'une famille d'artistes ?

Mon grand-père et mon oncle jouaient de la musique traditionnelle avec plusieurs instruments tels que de l'harmonium, l'accordéon, les percussions et ils chantaient. Une de mes sœurs joue du saxophone et mon fils est également batteur. Enfant, je passais des heures dans la salle de musique familiale et j'avais déjà un faible pour les percussions, notamment la batterie, avec la caisse claire et la grosse caisse. Aujourd'hui, je joue de la batterie, des percussions... de la darbouka que j'ai apprise en autodidacte. J'ai plusieurs dafs iraniens et je pratique parfois le ney (flûte de roseau, ndlr).

Comment as-tu découvert l'expérimental ?

Par mon grand-père, mais aussi par ma mère. Elle avait une collection de disques à la maison : d'Elvis par exemple. A l'époque, un de mes voisins était Dj et mixait régulièrement. Je trouvais ça cool et, du coup, j'ai commencé à diguer. J'écoutais beaucoup British Forces Radio. C'est John Peel qui m'a amené vers l'expérimental. Ses émissions étaient exceptionnelles, par rapport à tout ce que j'avais pu découvrir avant. La première chanson qui m'avait emportée, je me souviens encore, était « Real Man » de Savage Republic, un groupe américain de post punk. Je n'oublierai jamais les émotions que j'ai ressenties ce jour-là. Tout a débuté ainsi. Et... j'étais très heureux que le fils de John Peel, également Dj, m'ait écrit. Il aimait mon style. Il a joué ma musique lors d'un de ses shows. Ce fut un honneur.

Tes débuts en tant que producteur ?

A la fin des années 80, ma sœur cadette, un ami et moi-même enregistrons des sons expérimentaux avec une vieille basse et des enregistrements d'ustensiles de cuisine.

Ma sœur chantait et avait un style purement gothique. C'était très amusant et j'en garde un bon souvenir. Le son résultant était entre le groupe allemand Hirsche Nicht Aufs Sofa (H.N.A.S.), le groupe de dub anglais New Age Steppers et Einstürzende Neubauten, une formation bruitiste germanique. J'aime utiliser une perche pour l'enregistrement, car cela donne un son spécial et ça crée une atmosphère familière, que j'aime. En 1992, j'ai eu mon premier ordinateur. C'était un vrai plaisir d'avoir des logiciels comme Rebirth, Fruity Loops et, plus tard, Reason. Je produisais de la techno expérimentale et de l'ambient. C'était plus un hobby. Je n'avais qu'une seule sortie vinyle sur le label Neuropol. J'ai arrêté de produire quand mon fils est né en 2002. En 2015, j'ai connu des moments difficiles, j'ai déprimé... J'ai décidé de remonter la pente et de prendre soin de mon âme. Pour un artiste, échapper au stress passe, particulièrement, par la création. Du coup, je m'y suis remis. Aujourd'hui, je mets l'accent sur la musique traditionnelle. J'adore le drone, la sub bass et le dub. Je m'évade grâce à la production et cela me permet de construire mon propre univers, de m'éloigner de la réalité. Mon entourage s'est aperçu que je produisais de nouveau et m'a suggéré de créer un compte SoundCloud, pour partager ma musique. Je n'ai que de très bonnes réactions de la part des passionnés d'expérimental.

“ Je n'utilise pas de patterns. Je considère la vie comme une boucle et cela m'accompagne dans la manière de produire. ”

Comment produis-tu ?

En général, je n'utilise pas d'appareils comme les synthétiseurs ou les boîtes à rythmes. Je fais des enregistrements avec une vieille caméra numérique, une boîte de perche ou VHS. Ma musique est basée sur des loops. Je n'utilise pas de patterns. Je considère la vie comme une boucle et cela m'accompagne dans la manière de produire. Je crée des boucles pour entrer en transe : la répétition et le rythme me transportent. Je n'ai pas de limites et j'utilise tous les sons possibles, qui me touchent profondément, de quelque manière que ce soit. J'ai des perroquets : deux aras et deux perroquets de Kakadus. Je les enregistre. J'utilise des bruits environnementaux pour ma musique cosmique. La base de mes sons est traditionnelle, avec des fragments mixés et remixés en boucle puis découpés jusqu'à obtention de l'ambiance que je veux exactement dans mes enceintes. Je produis de manière simple : une vieille boombox et une caméra digitale sont mes appareils d'enregistrement préférés. J'utilise 3 platines dont une numérique, quelques darboukas, un tambour daf et une batterie électronique. Comme je le disais précédemment, mes perroquets sont une excellente source sonore, que je modifie. C'est comme un Roland 303. J'utilise un ordinateur portable avec un contrôleur Dj pour mes mixes. Parfois, ce que je produis n'a pas de sens. Mon objectif est de trouver des effets ou des sons pour créer des voyages et des paysages sonores... Faire libérer des émotions fortes. C'est merveilleux de pouvoir emmener les auditeurs très loin dans l'imaginaire. Ma musique est là et maintenant. A dire vrai, la base de cette production existe depuis plus de cent ans. C'est ma définition de la musique tribale, industrielle et du dub. Cette musique peut construire une grande partie de notre personnalité et peut avoir une bonne ou une mauvaise influence sur nous. Pour moi, le dub est un connecteur de cultures.

Comment définis-tu ta musique ?

C'est comme une ivresse bienfaisante, une façon de planer sans consommer quoi que ce soit. Je définirais ma musique comme un voyage autour du monde, avec toutes ses diversités culturelles. J'essaye de combiner tout ce qui me touche, avec les sons et des rythmes, comme pour ce qui est des émotions du quotidien, avec les hauts et les bas que nous vivons dans nos vies. Au sens le plus large, c'est de la musique cosmopolitique, de l'emo, reposant toujours sur le rythme et la basse. J'aime les musiques orientales, indiennes, latines et les rythmes en provenance des Balkans. Mais aussi la techno inspirée des Spiral Tribe, et Lee Scratch Perry, le dub, le lo-fi. Tout cela combiné chaleureusement. Quand je produis, je me dissous dans mon propre monde, que je nomme "Arabxo". C'est mon style, ma vibe strictement basée sur le dubby et l'industriel. La vie est une expérience, comme mon son.

J'ai entendu dire que tu as enseigné l'anglais aux réfugiés ?

Oui, entre 2016 et 2018, j'ai donné des cours d'anglais à des réfugiés irakiens, mais juste de manière privée.

Quel format d'enregistrement préfères-tu ?

Le vinyle, bien sûr. J'en collectionne depuis 30 ans. Beaucoup de musiques de film et de chants traditionnels notamment. Mais la bande magnétique a également son charme. Elle a une aura et rappelle mon enfance. C'est le souvenir de bonnes vibrations. Avant de dormir, j'adorais écouter des cassettes audio reprenant des histoires et des contes sur les pirates ou les califes. Le numérique est parfait et simple d'utilisation mais, en tant que collectionneur, je préfère le rendu haptique.

"Je ne peux pas accepter des personnes qui ont une idée absolue et qui veulent gérer ma vie..."

La musique transmet-elle des valeurs ?

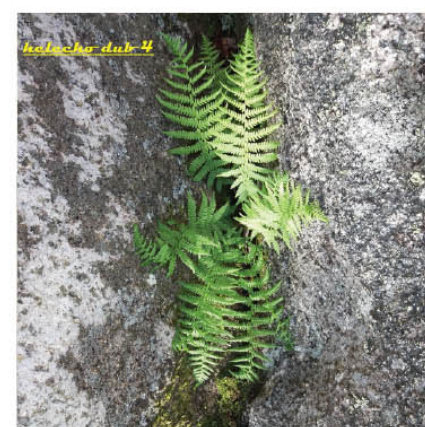
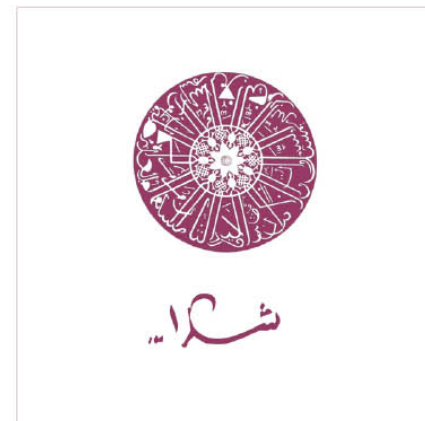
Absolument. Pour le meilleur et pour le pire. Jeunes, nous sommes ouverts et particulièrement vulnérables. Nous absorbons les valeurs qui nous sont transmises. Il est parfois difficile de déterminer lesquelles défendre. Pas mal de valeurs superficielles et hédonistes sont faciles à suivre. Elles détruisent l'unité...

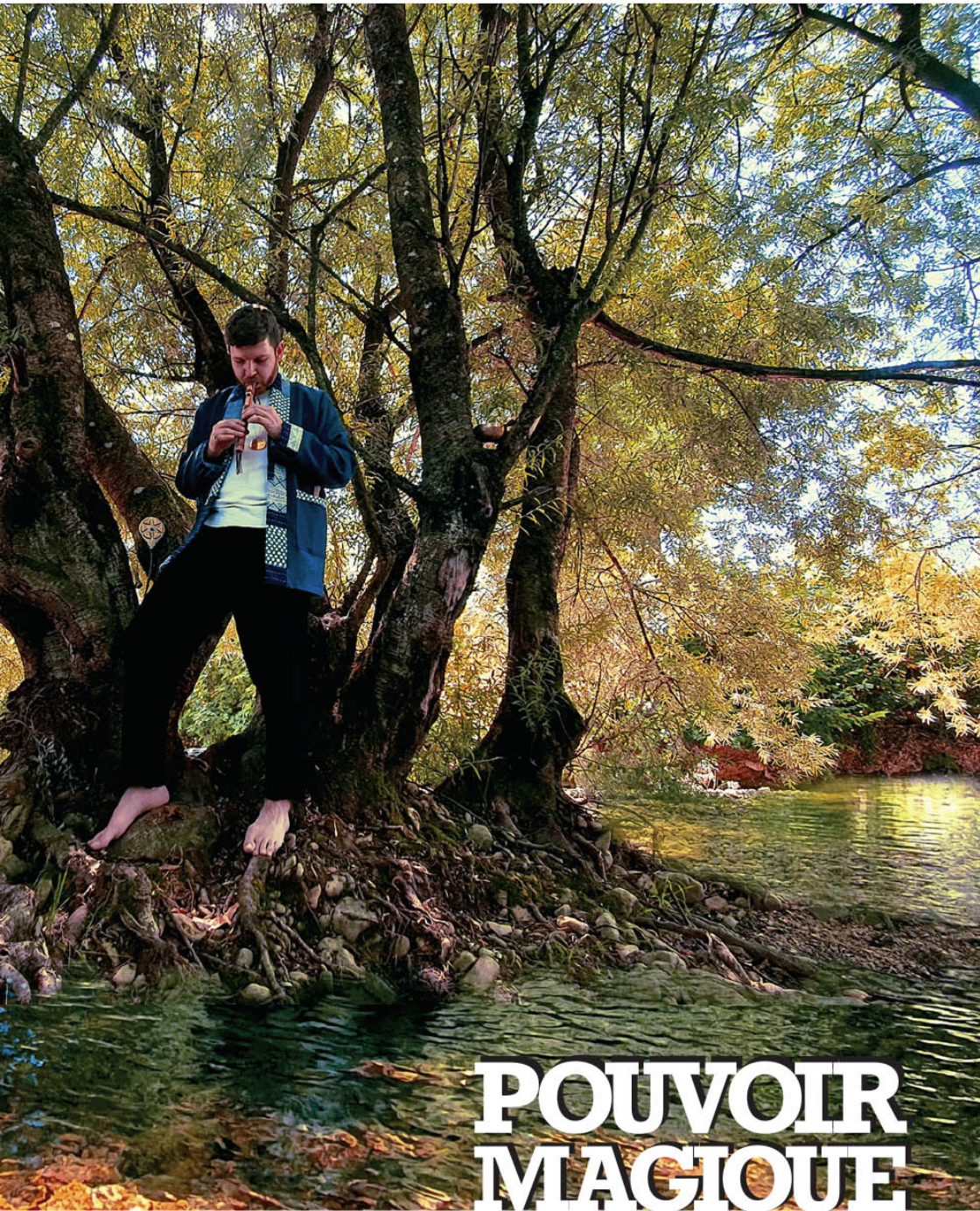
Es-tu politiquement engagé ?

Non, je suis un pirate, totalement anticonformiste. Je ne peux pas accepter des personnes qui ont une idée absolue et qui veulent gérer ma vie...

Si tu pouvais choisir de vivre à une époque, laquelle choisirais-tu ?

Si j'avais une machine à remonter le temps, je me téléporterais à l'âge de pierre. Il me semble que ce serait parfait pour moi. Cette ère est très pure et proche de mère nature... Oui, je pense que cela me plairait beaucoup.





IL ÉTAIT UNE FOIS LES DIX ANS DU DJOON, UN FUMOIR À CIEL OUVERT, UN ÉCHANGE, UNE RENCONTRE FANTASTIQUE. « C'EST TOI POUVOIR MAGIQUE ? INCROYABLE, JE VENAIS JUSTEMENT POUR TOI ! » C'ÉTAIT IL Y A TROIS ANS ET DEPUIS CLÉMENT N'A CESSÉ DE ME RAVIR ET DE ME SURPRENDRE. DU DUO POUVOIR MAGIQUE AUX NOUVEAUX PAS POSÉS EN SOLO PAR UN DJEDI POÈTE INTEMPOREL ET ESTHÈTE, HEUREUX QUI COMME ULYSSE A DÉJÀ FAIT UN SACRÉ BEAU VOYAGE...

Tu as tourné un clip en mode Covid, pour lequel tu avais fait un appel à vidéos, non ?

Oui c'est ça. Le morceau « Forever » je l'ai fait pendant le confinement. J'avais fait l'instru et j'ai fait un casting de voix. Et je suis tombé sur ce mec, un contact d'Awen, Phil D, un Sud-Africain qui habite à Hong Kong. Et c'est lui qui a posé les mots Forever... Du coup quand le morceau a été fait, avec sa voix, on s'est dit que ce serait cool de faire des vidéos avec les gens, de compiler plein d'images, et de faire un clip un peu good vibes, très feel good quoi ! Avec beaucoup de bonheur... Il y a plein d'images avec ceux qui nous suivent avec leurs proches et des vidéos de nous avec nos proches. Il y a aussi des vidéos qui retracent un peu l'histoire de Pouvoir Magique parce qu'entre temps on a décidé d'arrêter le duo et moi de le continuer en solo.

On y vient ! Tu peux nous retracer l'histoire de Pouvoir Magique des débuts jusqu'à cette nouvelle phase solo ?

Le premier Ep était en 2011, on s'était rencontré un peu avant avec Bertrand via MySpace, j'avais un remix sur un de ses projets. On a formé Pouvoir Magique comme ça car lui en avait marre de son projet et moi j'étais tout seul. On s'est dit pourquoi pas s'allier. Peu de temps après, on a fondé le collectif Mawimbi, autour des musiques afro-électro. Dans Pouvoir Magique, notre source d'inspiration c'était d'aller puiser dans les musiques du monde et le mélange de styles avec les musiques électroniques. Surtout le constat de départ, c'est que j'adore tout ce qui est musiques chamaniques, où la musique est au service des esprits, qu'il y ait un enjeu spirituel avec la musique. D'où le nom Pouvoir Magique qui évoque le pouvoir magique de la musique.

Donc toi tu voyages un peu ? Je veux dire autrement que par la musique ou le voyage astral ! Tu as déjà assisté à des cérémonies chamaniques traditionnelles ?

La musique, c'est ce qui m'a fait voyager le plus loin ! C'est vrai. On a joué à la Réunion par exemple aux Electropicales, c'était un bonheur absolu et un rêve qui se réalisait !

Tu as rencontré le collectif Sauvage Sound System, c'est un ami Bet Nwaar qui a créé ça là-bas.

Eux aussi justement sont très pointus en afro-électro, mais dans un style totalement différent. Vous êtes plus dans une esthétique down tempo, plus deep. Eux, sont beaucoup plus énervés, ils partent du côté beaucoup plus chaud de la musique afro et tropicale (rires).

Alors non j'ai rencontré les Do Moon. Ça, on le fait vraiment sous l'étiquette Mawimbi car c'est vraiment afro-électro. Après Pouvoir Magique il y avait dès le départ un délire plus mondial, moins centré sur les musiques afro même si c'est assez récurrent dans nos sets et dans les productions que je veux faire. Nous, on commence par ce côté très down tempo mais on peut finir à 140 bpm, très festif, à fond les ballons.

Oui, oui j'ai vu ça en live ! Même dans ce que vous aviez fait pour le musée Guimet, le musée des arts asiatiques, c'était très rythmé le live, avec les tambours traditionnels et tout ! J'ai adoré ce concept, c'était trop bien ! Tu peux nous en parler ?

On a été invité par le musée Guimet pour piocher des sons dans leurs archives sonores et construire un live autour de tout ça ! J'avais mis dans la boucle Loya, le gars qui était avec moi qui a fait le live. Lui est d'origine tamoul et réunionnais, donc les musiques de l'Océan Indien l'intéressent beaucoup ainsi que les musiques indiennes. C'était une expérience extraordinaire.

Et vous aviez écrit des morceaux associés à des œuvres d'art, c'est bien ça ?

En tout, on avait fait un live d'une heure. Cinq morceaux avaient été créés et on a bricolé entre. Il y avait aussi des musiques pour illustrer des pièces d'art. Là, j'en ai refait pour la Maison Dentsu, c'était une commande pour une photographie et il fallait illustrer ce qu'elle faisait. J'ai vraiment adoré. L'expo en elle-même était plutôt sur les corps humains, sur la transcendance entre monde intérieur et monde extérieur. Le côté nature, forêt, etc. Ça s'est fait pile avant le confinement.

D'ailleurs, tu m'avais aussi dit que tu avais une activité liée à l'image et au graphisme...

Oui je fais les deux. Je fais beaucoup de vidéos car je suis motion designer. Et du coup, je fais aussi de la réal, pour mes clips, pour les clips de Loya et d'autres artistes. A chaque fois, je fais la réalisation, le montage, la post-production et les effets spéciaux. Pour les miens aussi, je le fais. Pour Eclipse, ça c'était mon gros bébé sorti en 2016, j'avais tout fait. Et à partir de là, il y a tout un univers visuel qui s'est développé et qui va se retrouver un peu plus tard dans l'album que je suis en train de préparer.

Un album en cours donc... As-tu une date ?

Début 2021. Là, il est pratiquement fini. Je suis très content car il y a Fakear qui participe, on est devenu très bons copains. Il m'a filé des coups de pousse sur l'album et j'ai des titres en featuring avec lui aussi. J'ai également Paul de Polo & Pan qui bosse aussi avec moi. J'ai envoyé l'album tel quel et Paul m'a répondu très positivement en me disant que c'était super et qu'il avait très envie de bosser un morceau avec moi. Donc ça m'a bien conforté dans ce que je voulais faire. Pendant le confinement, j'ai aussi fait un clip entièrement en motion design pour un son qui s'appelle "Shantra", un son que j'ai fait avec Fakear et un pote qui s'appelle Eink. C'est un son qui est autour de Vishnu, le dieu créateur et protecteur de l'univers dans la religion hindou. Il sortira en novembre avec le clip.

Ben oui Vishnu c'est le premier! C'est le Père quoi! C'est comme Zeus. Ce qui est intéressant en mythologie, c'est que c'est souvent les mêmes histoires qui reviennent sous des formes différentes comme les mythes de création. De même pour les animaux qui ont souvent la même symbolique dans les différentes mythologies. Comme le serpent par exemple...

Ouais Vishnu c'est le plus bad ass ! Et oui, gros symbole de création du monde le serpent justement.

Le serpent, c'est carrément l'ADN ! Les deux serpents qui s'entrelacent sur le caducée d'Esculape, le Dieu de la médecine...

Ben justement au début du clip tu verras je place le serpent pour la création du monde. J'utilise à fond ce symbole, carrément.

Moi j'ai une peur phobique des serpents.

J'ai également une peur physique c'est clair mais j'adore le symbole vraiment. L'an dernier, on était allé jouer à Marrakech dans le cadre de la Biennale d'Art contemporain qui était là-bas et sur la place il y a tous les charmeurs de serpents attrape-touriste.

A un moment donné j'avais le dos tourné et il y en a un qui m'a posé un serpent sur les épaules et j'ai bondi comme jamais j'avais bondi de ma vie. J'ai même sorti un cri du plus profond de moi, je ne savais même pas que j'étais capable de ça ! (rires). Ça fait flipper et en même temps c'est fascinant.

S'en est suivi une « légère » digression sur les serpents et le chamanisme, sur le Serpentaïre, un féroce rapace carnivore de serpents vraiment trop mignon, par ailleurs le nom d'une constellation récemment découverte par la Nasa toutefois connue, "depuis la nuit des temps", de certains astrologues se réclamant d'une astrologie à 13 signes et non 12. Bref des discussions de Natural Born Perchés ! Revenons au cœur du sujet avec une question plus classique... Et qu'est-ce que tu aurais fait, toi, si tu n'étais pas Dj ?

C'est une bonne question ! Comme je viens de la campagne, ma grosse ambition c'est de retourner à mes racines et d'allier mon activité musicale là-bas. Mais si jamais la musique ça ne marche plus, j'aurais envie d'avoir un métier du genre paysagiste. Être en contact avec la nature. Ou être gardien de forêt ! Rien à voir !

Ou tout à voir justement ! Je commence à avoir une sorte de thème de questionnement dans mes interviews, un "fil vert" : le rapport entre musique et nature. Du genre Djing et jardinage (rires).

Trop bien ! En plus justement je m'intéresse aux fréquences du son et il y a énormément de choses qui sont faites avec. Par exemple, telle fréquence va faire pousser les plantes tu sais... Ou au niveau de la sonothérapie, tu as les fréquences qui te réalignent tous les fluides du corps...

En plein dans le mille ! C'est tout à fait résonnant ! C'est justement une question avec The Architect, son degré de familiarité et d'usage des fréquences de guérison, de la sonothérapie. Il a des sons très thérapeutiques, je trouve. Et toi aussi.

Moi Ça me passionne énormément. Je travaille sur un projet, un peu à côté de Pouvoir Magique, Pouvoir Magique Expérience. Il sera autour des musiques basées sur des fréquences thérapeutiques, sur des musiques méditatives. Et dans l'album que je prépare, il y a des sons que j'ai complètement faits autour de la nature. Des sons très organiques où la nature a vraiment sa place. Il y a un côté un peu écologique, si je veux politiser un peu certains morceaux. Ça me fait beaucoup penser à des éléments comme l'eau par exemple.

D'autant qu'il y a un message politique, même s'il peut être léger, dans vos créations.

Ben oui ! De base c'est surtout de rassembler les cultures. Que tout le monde s'éclate ensemble.

C'est vrai. Même dans le choix des titres, au-delà du côté chamanique, ce n'est pas n'importe quel concept que vous avez choisi. Elévation, éclipse...

En fait, il y a une espèce de fil rouge depuis le premier Ep qu'on avait sorti. Le premier Ep s'appelait « Initiation », après tu as eu « Eclipse », le symbole du passage. Tu passes du clair à l'obscur, par l'éclipse et ensuite tu atterris sur l'« Elévation » ! Tu t'élèves. Et il y a eu un album entre temps qui s'appelle « Disparition » mais c'était un peu un album à part parce que je m'étais fait cambrioler mon disque dur avec tous mes morceaux dessus. J'avais récupéré un peu des maquettes que j'avais envoyées aux copains et j'ai produit un album à partir de ça. Et chaque titre a le nom d'une étoile qui a disparue ! En tout cas, tous les Eps ont une espèce de cohérence entre eux, un cheminement global.

J'imagine que ce n'était pas aussi évident dès le départ... Ou alors as-tu choisi le nom des morceaux avant et après tu as composé ?

C'est au fur et à mesure des sorties que le fil rouge est apparu de lui-même en effet. Après on l'a un peu aiguillé, mais il est surtout apparu de lui-même. Après on a fait : "ah ouais put... !". Souvent tu composes ton morceau, tu enregistres ton projet. Je mets un nom provisoire, ce que m'évoque le morceau que je suis en train de faire. C'est rarement l'inverse. Le nom vient plutôt après la création. Après le nom peut rechanger une fois que tu as fini ton morceau.

C'est très intéressant de voir comment cela prend corps progressivement. C'est peut-être un serpent rouge qu'on va trouver au bout !

(Rires) Sûrement ! J'ai sorti un morceau avec Fakear qui s'appelle Kobra justement. Si tu veux, quand je crée, moi je suis un mec de l'image aussi. Donc j'ai beaucoup d'images qui me viennent en même temps ! On parlait de mythologies, ce sont des histoires qui sont fascinantes et j'adore penser à tout ça quand je crée. Après quand les gens écoutent les titres, ils n'ont peut-être pas les images que j'ai en tête. Mais en tout cas, les intentions que je mets dans les sons viennent aussi de ça. De l'univers que je m'invente visuellement.

Oui, j'ai beaucoup d'affection pour les artistes qui inventent aussi un univers visuel avec leur univers musical. Comme The Architect justement ou les Chinese Man.

C'est vraiment mon gros but ! Que Pouvoir Magique ne soit pas que de la musique, mais un univers global entre musique et vidéo. La finalité c'est que j'arrive à un stade où l'on n'a plus besoin de me dire "alors comment vous qualifiez votre musique ?". Mais qu'on dise "aaah mais Pouvoir Magique c'est du Pouvoir Magique !". Que je n'aie plus besoin de dire c'est dans tel style ou dans tel style. Vu que j'ai beaucoup de cases qui se rejoignent. Ce n'est d'ailleurs pas facile pour certains journalistes parfois pour nous qualifier. Est-ce qu'on parle d'électro, d'afro, de musique world, on ne sait pas ? Il y a tellement de mélanges que c'est compliqué parfois. La finalité c'est donc qu'on ne se pose même plus la question !

C'est d'ailleurs l'ambition de tous les producteurs non ? Toi tu t'identifies plus à un producteur qu'à un Dj ?

Je suis très content quand j'ai des dates car je peux défendre la musique que je produis. Parce que j'ai produit la musique et que je peux la jouer sur scène. J'ai commencé par produire avant de mixer. Alors qu'il y a beaucoup de gens pour lesquels c'est l'inverse !

Parce-que toi tu es musicien à la base ?

Musicien autodidacte ! (Rires). Je ne suis pas un très bon technicien en musique. Il n'y a pas un instrument où je suis un tueur, ni à la guitare, ni au piano... Mais je me débrouille déjà bien. Je suis plutôt bon dans l'arrangement et les structures, toute la MAO. Rassembler les musiques dans un logiciel et ensuite mes connaissances musicales me permettent de taper des mélodies. Et après, si j'ai besoin d'un mec qui joue bien de la flûte ben là j'appelle des copains ou des gens qui savent vraiment faire ça ! J'ai plein de VST, ce sont des instruments virtuels, de vrais enregistrements que tu peux rejouer. Ça, j'en ai de tous les instruments du monde. A partir de ça, il y a des morceaux où je fais mes propres mélodies. Parfois j'ai envie d'avoir un rendu un peu plus technique, où il faut vraiment un vrai flûtiste, comme là sur le morceau « Shantra » où j'ai invité mon copain Maxime, c'est un gros tueur à la flûte et, lui, il a joué des trucs vraiment stylés. Ce que je n'aurais jamais pu faire avec le clavier virtuel. Dans ces cas-là je lui fais écouter la maquette ou des petites intentions à partir d'autres morceaux, puis je laisse le musicien s'éclater ! A partir de là, on va entendre des choses et ça va se resserrer petit à petit.

Avec Loya, lui jouait du tambour traditionnel en live. Tu fais souvent des collaborations comme ça avec des instrumentistes ?

On a fait ça au début de Pouvoir Magique, on était avec un percussionniste, Atrissous Loko. On l'avait amené aux Trans-musicales, sous Mawimbi. Ça, c'était bien cool ! Ce sont les deux seules expériences. Mais à l'avenir oui, j'ai très envie d'avoir sur scène des musiciens qui m'accompagnent.

Pour la nouvelle phase de Pouvoir Magique, maintenant que tu es en solo, sens-tu déjà une sorte de nouvelle route que tu souhaites emprunter ou tu te dis « on va voir ce que ça va donner on verra ! » ?

Au sein du projet, j'étais le seul à créer la musique et l'univers visuel qui va avec. Bertrand m'a beaucoup accompagné mais il ne peut pas être tout le temps dans ma tête et il ne peut pas parfois défendre le projet avec autant d'ardeur car il n'est pas à la base des créations. Finalement, c'est un coup de boost pour moi ! Je me sens encore plus motivé que jamais car je suis confronté à moi-même dans une sorte d'indépendance totale et je vais vraiment défendre ce que je crée avec ma propre vision solo. Je remercie vraiment Bertrand pour tout ce qu'il a fait pour moi. Il m'a beaucoup aidé à cadrer mes visions.

Tu mixes en vinyles parfois ou tu es totalement digital ?

Non. Je n'ai jamais trop eu l'occasion de m'entraîner dessus donc ce n'est pas quelque chose que je défends. Enfin, c'est quelque chose que je défends, j'adore les gens qui mixent en vinyles mais ça n'est pas dans mes propres facultés. Peut-être un jour. Je digue du vinyle, j'en ai beaucoup à la maison et c'est soit pour écouter, soit pour m'inspirer.

Acch quand même tu as du vinyle dans ta vie ! (Rires)

(Rires). Non, non, j'ai ma platine vinyle et quand je vais digger du vinyle en général je vais beaucoup chercher dans les musiques traditionnelles, je vais aller repérer des sons, des petits bouts qui me plaisent. Après je peux mettre ça dans Ableton Live, je peux cutter et m'en inspirer. On parlait de flûte, j'adore la flûte ! J'ai un vinyle c'est que de la musique de flûte de pan pendant une heure. J'adore ! En revanche je ne vais pas intégrer complètement le sample. Je m'en inspire. Il y a toujours de la recreation derrière où alors, carrément, je refais jouer la partie par un vrai musicien. Je fais vraiment très attention car maintenant le sampling ça devient plus compliqué qu'avant. Et même, il y a beaucoup de questions culturelles qui rentrent en jeu. Il faut être très vigilant par rapport à cela et donc je minimise au maximum ce genre de techniques.

Je vais plutôt passer par mes instruments virtuels. Mais oui, par moment, il y a des gimmicks mélodiques qui ressortent de certaines musiques traditionnelles et là tu te dis "mais c'est super accrocheur si je mets juste ces trois notes en boucle". Il faut faire ça bien ! C'est important. Après, c'est très variable culturellement selon les pays. Au Brésil par exemple, il n'y a aucun problème à prendre l'intégralité du morceau original, mettre un petit kick vite fait et ils vont le renommer avec un nouveau titre comme si c'était eux qui avaient fait le morceau et ça ne gêne personne. Moi je trouve ça un peu abusé mais bon.

Pour conclure, nous avons à nouveau digressé sur le classement très basique généraliste des musiques opéré par La Mafaldista selon leur rythme, « binaire » ou « ternaire et plus », très subtilement nuancé par Clément introduisant la notion de musique polyrythmique, sur le rapport du corps à la musique et le concept de "dyslexie des pieds" en danse, pour atterrir sur une très jolie métaphore du Poète Pouvoir Magique !

Le corps il peut bien se laisser porter, avoir ce côté un peu bateau qui tangue, pris dans la houle ! Moi ça fonctionne un peu comme ça dans la danse...

Pour conclure ! Les plus beaux lieux dans lesquels tu as joué ?

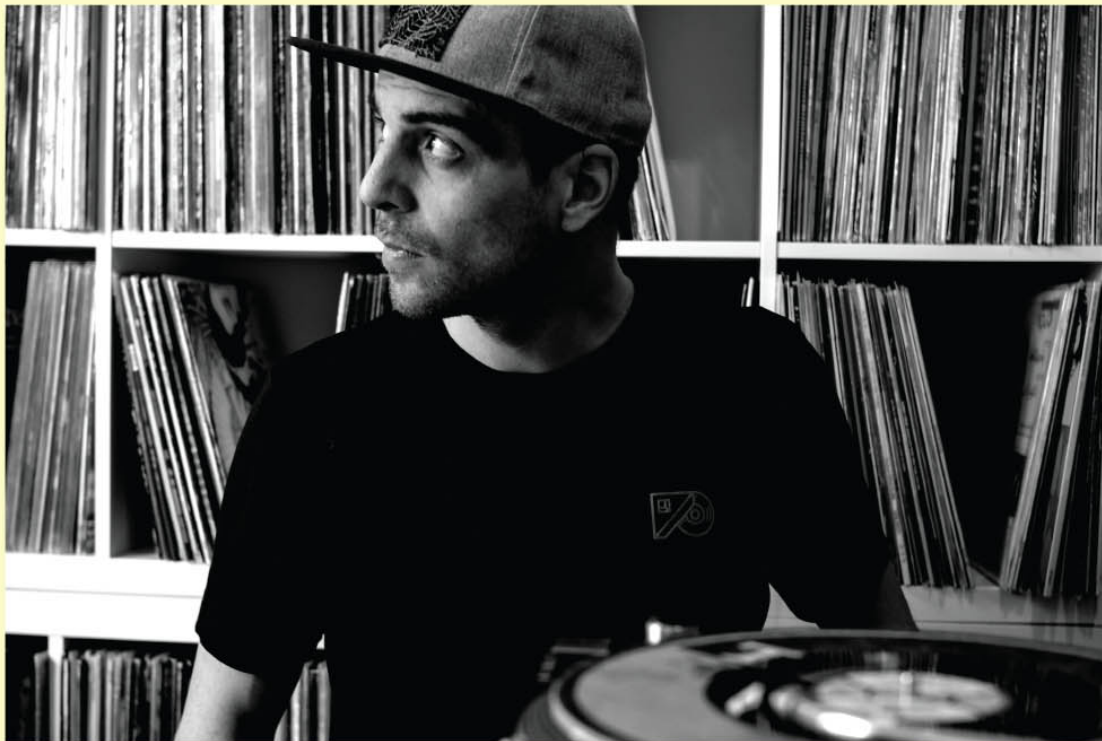
A la Réunion, je ne saurais plus te dire le nom du lieu exact mais il y avait une cour avec une fontaine au milieu et les gens dansaient dans la fontaine, tout ça dans un style assez ancien. C'était très stylé ! Après il y a les petits festivals avec beaucoup de déco comme The Monkey ou le Paka festival. Chaque lieu a son propre style donc c'est difficile ! Même les gros festivals sont impressionnants. De très bons souvenirs aux Nuits Sonores, Solidays... Niveau cadre, le Musée Guimet c'était magnifique. Et sinon l'Institut du Monde Arabe et le Quai Branly aussi c'était trop bien. Tout ce qui est un peu musée c'est très cool. J'aime trop ! Allez si je devais en choisir un ce serait vraiment le Musée Guimet ! On était quand même en dessous d'une énorme statue de Bouddha. Et là, je vais jouer au Musée d'Orsay à la rentrée 2021. En partenariat avec le Musée d'Histoire Naturelle. Un set en accord, qui retrace un peu le temps.

C'est vrai que, sous le Bouddha, c'était ouf ! Les œuvres, les lights, ça claquait ! Sublime. Affaire à suivre à n'en pas douter...

“ Au Brésil, par exemple, il n’y a aucun problème à prendre l’intégralité du morceau original, mettre un petit kick vite fait et ils vont le renommer avec un nouveau titre comme si c’était eux qui avaient fait le morceau. Et ça ne gêne personne. ”

THE AR CHI TECT

◆ **“ Dans ma collection j’ai des disques sur la relaxation, savoir pêcher à la mouche, comment faire pousser ses plantes, la cardiologie, la danse de salon, savoir passer l’aspirateur...”**



LES VOYAGES ONT DE NOMBREUSES VERTUS. ILS ÉTENDENT L'ESPRIT, L'ÉLÈVENT OU PARFOIS LE GUÉRISSENT. ILS ONT AUSSI PERMIS D'ENRICHI LA CRÉATION D' « UNE PLAGE SUR LA LUNE », LE PREMIER DOUBLE LP DE THE ARCHITECT. UN CHANTIER RONDEMENT MENÉ, DEPUIS UNE DÉCENNIE, PAR LE BEATMAKER STÉPHANOIS. SORTI CHEZ X-RAY PRODUCTION, CET ÉTÉ, NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR PLUS SUR SA GÉSTATION. CET ENTRETIEN ÉVOQUE ÉGALEMENT LE PARCOURS DU DIGGER ET DJ QUI NOUS A RÉGALÉ LORS DU DÉCONFINEMENT GRÂCE À UN LIVE MIX COUSU : « LE CŒUR AU BOUT DES DOIGTS. »

Quand et comment es-tu devenu addict du beatmaking puis du scratching ?

C'est venu progressivement mais ça a commencé il y a plus de 20 ans. Très jeune, j'ai fait la discomobile : j'avais déjà la passion de faire des sélections musicales et puis en grandissant je me suis penché sur le côté technique. J'ai fait partie d'un crew qui s'appelait les Bistro Bastardz qui réunissait des potes passionnés par le scratch, ça m'a déjà beaucoup poussé à aborder la technique, construire mes premiers beats, mes premiers mixes. Très influencé par les Djs des années 90-2000 Q-Bert, Cut Chemist, Dj Shadow, Dj Premier, les mixtapes, la culture scratch, puis entouré d'un florilège d'artistes locaux Dj Diaz, Dj Drop, Dj Olegg, Dj Wong, et Dj Fly à Lyon qui ont aussi beaucoup influencés et poussés cette culture du deejaying dans ma région !

Ton Lp « Une Plage sur la Lune » est une ode à l'amour, es-tu papa ?

Tout à fait ! J'ai deux filles, une grande de neuf ans et une petite de trois ans. Et oui, c'est un album de Papa Dj. Papa beatmaker (rires). Elles m'ont beaucoup inspiré !

Dès le premier titre, le sample vocal semble évoquer un message plus complexe, l'homme qui connaît son chemin, l'éveil...

A chacun de l'interpréter comme il veut. C'est un peu le même constat sur le morceau qu'on a fait avec Rêverie qui s'appelle « Run » : parfois, c'est quand on ne connaît pas son chemin qu'on peut avoir une direction précise. C'est une ode au laisser-faire, prendre les choses comme elles viennent.

As-tu une fascination pour le monde lunaire ?

Non pas vraiment. En revanche j'ai une fascination pour les lieux qui n'existent pas donc ce n'est pas vraiment une fascination pour la Lune, plutôt pour le concept d'un truc qui n'existe pas, d'une image impossible.

Ton Lp est un pot-pouri de samples, comment fais-tu pour les basses ? Trouver des basses à sampler c'est difficile...

Je sample très peu les basses ! Mais Quand vraiment je kiffe la ligne de basse d'un sample, je la boucle et la transforme. Sinon je travaille avec des bassistes ou je crée moi-même les lignes de basse au synthé.

Il y a aussi des invités pour les drums. Peux-tu nous parler du processus de gestation...

Ça a été un travail sur la durée, mené en parallèle à d'autres projets. Je voulais créer un album qui retrace ces huit ans d'absence, les voyages que j'ai pu faire et les gens rencontrés. Il y a dans mon travail plusieurs approches du beatmaking et du sampling. Pour les drums, j'ai fait pas mal d'arrangements avec un batteur, Romain Fréchin, qui fait partie de nombreux projets sur Lyon. Je lui laisse une grande liberté sur les morceaux puis je retravaille les prises, je les redécoupe et les sample. J'aime aussi vraiment l'esthétique de la Mpc, du grain et des sons que ces drums peuvent avoir. A ce jour, j'ai de nombreux kicks et bases de données dans mon ordinateur dont je me sers et dont je nourris ma musique.

Donc ça fait huit ans que tu travailles cet Lp ?

Oui, mais entre-temps j'ai fait beaucoup de titres... J'ai produit pour l'Entourloop, pour divers rappeurs, fait des remixes... et quand je ne crée pas, j'écoute de la musique, je cherche. J'ai aussi travaillé sur mes collaborations et la rencontre avec d'autres artistes. Je suis parfois allé dans de mauvaises directions mais ce temps m'a justement permis d'explorer, d'expérimenter.

Joues-tu d'un instrument à la base ?

Non non, je joue un peu de piano mais pas vraiment. Je travaille avec une MPC et un OP1 : c'est un petit synthétiseur Teenage engineering.

Si je ne m'abuse tu as composé le Lp avec The Unique Orchestra. Qui est-ce ?

The Unique Orchestra en fait c'est un mec. Il est tout seul, il est unique, il s'appelle Cédric. (Rires). Il fait partie du groupe Khoe Wa un groupe de dub à Saint-Etienne. Il est multi-instrumentiste : guitariste, cithariste, percussionniste... C'est une rencontre importante dans la genèse de l'album. J'avais ma propre idée sur l'esthétique de l'album : il m'a aidé à voir les choses différemment. J'ai aussi travaillé avec Graham Mouchnik, un organiste qui fait partie du groupe franco-turc Grup Şimşek. Puis Issouf un joueur de kora, Fedayi Pacha, un artiste stéphanois que j'aime beaucoup et qui joue du duduk et du hautbois sur l'album. Et enfin, N'Zeng à la trompette.

Comment as-tu découvert le talentueux Mc Killa P qui pose sur « Boogie Dola » et quels sont le ou les sujets évoqués par les Mcs ?

J'étais très fan de son travail et du style qu'il apporte au hip-hop anglais. Je l'ai donc contacté via internet et après quelques échanges il a accepté de poser sur Boogie Dola. J'avais déjà le refrain de Troy Berkley, il a continué dans cet esprit ego-trip.

Un grand classique du hip hop...

Effectivement mais avec les deux voix mêlées de Killa P et de Troy ça donne un truc bien fou ! Un peu rockabilly justement, rockabilly-ragga !

Pour faire allusion au titre « Darling », Trouves-tu qu'un regard est plus évocateur que des mots ?

Des fois oui, un regard en dit plus qu'un long discours. Le sample provient d'un film de Godard. C'est Anna Karina qui parle.

L'artwork est sublime et il est valorisé par le gatefold. Befour a-t-il eu carte blanche et comment l'as-tu rencontré ?

Befour m'a très vite rejoint en live pour mon projet The Architect. Cette création est née d'une volonté de mêler la vidéo et le son. On a su s'adapter aux différents lieux dans lesquels on jouait pour pouvoir toujours proposer de la vidéo, que ce soit sur un drap tendu ou un écran géant ! Pour l'artwork, on en discute ensemble mais il a carte blanche sur l'esthétique.

« Crétin de Terrien » fait-il allusion aux industriels qui ont tendance à mépriser la planète...

Oui, on peut le voir comme ça (rires). On retrouve aussi ces thématiques sur le titre « Run » ! J'essaie d'aborder, comme le Dj et père que je suis, comme je peux, des sujets qui me touchent. Parfois c'est un constat, sans moral ou jugement car je suis moi-même un crétin de terrien.

J'aime « Baile de Sol » car la rythmique diffère de 4x4 classiques. Est-ce les prémices d'une orientation afro latine pour toi ? De quels disques les samples vocaux en français, du début et de fin, sont-ils extraits ?

Huum. J'ai toujours eu des morceaux un peu comme ça mais c'est sûr que le côté lancinant, ragga, c'est quelque chose que j'aime beaucoup et de plus en plus ! C'est peut-être une des musiques que j'ai découvert le plus tardivement, c'est vraiment il y a seulement 5/6 ans que je me suis penché sur les musiques latines et brésiliennes. Les samples sont extraits d'un film, la première c'est extrait d'une interview qui a été diffusée il y a très longtemps de Louis Armstrong. C'est Clément Aka Befour, qui m'a fourni la source audio. Louis Armstrong arrive en avion et la femme qui l'accueille lui dit : « C'est toujours un plaisir de vous accueillir avec cette chaleur »...

C'est vrai qu'en France, finalement on connaît beaucoup la musique africaine noire mais finalement la musique latine, même dans les diggeurs il y a moins de spécialistes...

Il y a Quantic et pas mal de diggeurs de ce type de musique mais ça reste encore à défricher. C'est tellement vaste ! Au Brésil, il y a eu tellement de styles de musique, et aussi en Colombie il y a tellement de choses. C'est ça qui est intéressant.

Surtout dans musique latino-américain, il y a énormément de styles différents, beaucoup plus que sur le continent africain qui est déjà d'une immense richesse. Mais il y a des variations que je trouve beaucoup plus « extrêmes »...

C'est une source inépuisable. Je ne connais peut-être pas assez pour le dire mais c'est vrai que c'est fou. En Afrique aussi il y a énormément de styles que je découvre tous les jours.

En tout cas, ce sont les mêmes racines quoi qu'il en soit ! Mais c'est-à-dire qu'en Amérique Latine, il y a beaucoup plus un mélange entre la musique "blanche" et la musique "noire", d'origine je veux dire. (...) C'est pour cela que tu as le tango. D'ailleurs il y a un documentaire sublime sur le tango et ses racines africaines de Dom Pedro, « Tango Negro ». C'est hallucinant !

Oui moi je me suis beaucoup penché sur la musique jamaïcaine avec l'équipe de l'Entourloop et c'était fou de voir qu'à la même époque à la fois Cuba, Haïti et la Jamaïque on fait des musiques complètement différentes qui ont réellement influencé le monde...

Exactement ! Parce-que ce ne sont pas les mêmes colonisations ! (Rires jaunes) Non mais ça joue !

Ben oui c'est ça la tristesse...

L'histoire... En tout cas on va dire que ça, ça fait partie des choses « positives » à retenir de l'histoire. Pourquoi as-tu choisi Run x Rêverie pour le single et as-tu décidé seul ?

On avait déjà conçu un clip avec Clément, entièrement en animation. Il a mis environ 6 mois à le faire, un truc en roto-scopie. Toute la trame de la track existait déjà et Rêverie, qu'on avait rencontrée en amont, avait posé sur la track. C'était évident pour nous que ce serait le premier titre qu'on ferait découvrir aux gens. Pour être précis, le premier titre c'était Darling avec. Un clip « home-made ». Mais pour revenir au clip de « Run », Clément propose une roto-scopie d'un vieux film de propagande dont il a détourné le message ! Les animaux détruisent la ville pour se créer une sorte de soundsystem...

Au passage, Rêverie elle est très active, elle a aussi sa marque de fringues !

Oui, elle a sa petite entreprise et ça marche pour elle. Elle a plein de projets en musique et sa marque Satory fonctionne bien. Elle tourne assez souvent en Europe. J'étais déjà bien pote avec Gavelyn et Blines qui sont, en fait, ses deux collègues de Californie. C'est comme ça que j'ai eu l'occasion de connecter avec elle.

Pourquoi as-tu choisi Mitch pour le mastering ?

(Rires). Ça c'est une super question ! Vous le connaissez ? Je ne peux pas vous faire son historique de sons mais c'est quelqu'un que j'ai rencontré sur les routes, et qui a travaillé avec Chinese Man et Scratch Bandit Crew. Il était ingé son façade et technicien studio et on a sympathisé. C'est avec lui et Tony Back que je travaille essentiellement les masters sur les albums et les tracks que je fais. Il a beaucoup d'expérience, il est là depuis très longtemps.

Ton titre favori du Lp et pourquoi ?

Question délicate. Moi j'aime beaucoup « Jacqueline ». Pourquoi ? Parce-que il a été fait à un moment donné et ça représente pour moi quelque chose qui est un peu onirique, qui représente l'esprit dans lequel je l'ai fait. Et puis, j'aime beaucoup « Royaume » avec Feat Tricks.

Y a-t-il un lien avec l'histoire des Jacqueline dans les Contes d'Eugène Ionesco...

Ah non pas du tout ! Jacqueline c'est ma grand-mère !

Aaah... C'est un hommage à ta grand-mère ?

Ce n'est pas spécialement un hommage. Je l'ai vraiment commencé quand j'étais avec elle, avant qu'elle ne s'en aille. Donc ce n'est pas vraiment un hommage mais une pensée forte.

Merveilleux ! Donc après l'amour, tu vas faire un mix spécial "Grand Nettoyage" parce-que là on en a bien besoin. Pour finir, si tu n'étais pas Dj, tu serais ?

Je ne sais pas peut-être couturier ! Je ne sais pas... Mais ma femme est couturière et elle a bien besoin d'aide alors bon... (rires)

Des remixes de l'album sont-ils prévus ?

Pour l'instant non. J'ai fait une version live plus dynamique avec des titres que j'ai déjà un peu retravaillés. Il y aura peut-être des choses après, mais là c'est une période un peu particulière et pour l'instant il n'y a pas encore eu de suites à l'album. On essaie déjà de faire des concerts bientôt et on verra après.

Justement, comme tout le monde, ta tournée a été annulée ! Befour est aussi Vj. Vas-tu être seul sur scène ou tous les deux ?

Non, il va être avec moi. On a une petite formule live assez simple mêlant musique et vidéo. On est toujours deux. La tournée a juste été décalée Et on a des futures dates en Europe mais on attend et on espère que ça va bouger.

Justement, comme tout le monde, ta tournée a été annulée ! Befour est aussi Vj. Vas-tu être seul sur scène ou tous les deux ?

Non, il va être avec moi. On a une petite formule live assez simple mêlant musique et vidéo. On est toujours deux. La tournée a juste été décalée Et on a des futures dates en Europe mais on attend et on espère que ça va bouger.

Quel producteur t'influence et aimerais-tu collaborer avec des beatmakers ?

Je suis influencé par pas mal de beatmakers. Mais c'est vrai qu'à l'époque Cut Chemist, Dj Nu-Mark, Dj Shadow, ce sont des mecs qui vraiment m'ont fait kiffer. Et toute cette génération de Djs des années 2000, je suis vraiment très marqué par cette vague-là. Aujourd'hui, j'écoute un peu de tout même des choses vraiment très actuelles. En France un beatmaker avec lequel j'aimerais travailler c'est Onra, parce que je sais que c'est impossible de travailler avec lui et qu'il ne fait pas de collaboration. Onra en France c'est le meilleur, vraiment j'adore ce qu'il fait, je suis vraiment un grand grand fan ! En beatmaker étranger, je travaille pas mal avec en Kill Emil (Grèce, ndlr). Cut Chemist et Shadow j'aimerais bien.

C'est ton premier album solo, sauf si tu considères que « Foundations » est un Lp ! C'est fini l'Entourloop, tu développes ta carrière solo ?

« Foundations » est un Ep mais je le considère comme mon premier disque. « Une Plage sur la Lune » est donc le deuxième. Mais L'Entourloop c'est mon crew et je m'occupe toujours de la direction artistique puis je produis pour le collectif qui prépare des choses bouillantes en ce moment.

As-tu déjà intégré des samples ou des sons grecs dans tes mixes ?

J'ai samplé de la musique turque enregistrée en Grèce mais pas de musique grecque en soi.

Bientôt Nana Mouskouri tu vas voir... (Rires)

Il y a des trucs géniaux chez elle, en effet. En Grèce, il y a notamment Aris San, Stalos, Stavros Xarhakos, un compositeur de musiques de film grec des années 70... Ce sont des disques très recherchés justement pour le sampling. Il y a aussi notamment une partie de la musique turque qui a été enregistrée en Grèce dans les années 70, on va dire la musique psychédélique turque. Et c'est très intéressant.

Tu as un lien fort avec un disquaire stéphanois...

Bien sûr ! C'est un magasin qui s'appelle Méli Mélodie qui est situé rue Notre-Dame à Saint-Etienne. Jérôme est un superbe disquaire généraliste curieux de tout, mais spécialisé en musique française. J'ai sympathisé avec lui et au fil du temps m'a beaucoup conseillé. « Crétins de Terriens », est un morceau qui lui est complètement dédié dans le sens où c'est vraiment lui qui à un moment donné m'a dit : « Mais arrête d'écouter ça, maintenant écoute ça, et ça... ». J'avais peut-être des a priori sur les artistes français mais on ne peut pas passer à côté de Gainsbourg, Michel Colombier, Pierre Henry, ou André Popp, entre autres. Au début, il y a 10/15 ans je cherchais plutôt à sampler de la soul pour imiter les producteurs américains. Et Jérôme m'a apporté d'autres références qui m'ont nourries et fait produire différemment. Je conseille vivement de faire un tour chez Méli Mélodie si vous avez l'occasion d'être à Saint-Etienne.

Es-tu plus fan de 12 ou de 7inch ?

Moi je préfère les 45 tours, pour la dynamique. Les 45 tours c'est mon péché mignon. A la fois pour les jouer, les sampler et les collectionner.

Sinon avant le confinement, comment était la scène de musique électronique ? La techno prédomine ou y a-t-il une scène hip-hop ? Il paraît que Saint-Etienne, du fait de son côté industriel, c'est le Détroit français !

Vous connaissez le festival techno qui est à Saint Etienne ? Actuellement c'est l'association Positive Education qui organise un gros festival qui a lieu dans de vieux bâtiments industriels de Saint-Etienne. C'est une ville qui dispose d'une vraie énergie créatrice. Il y a toujours eu une ébullition techno, hardtech, jungle... mais tous les genres se mêlent, reggae, jazz, hip-hop ou pop. Le seul hic c'est qu'elle n'a pas vraiment de structures institutionnelles pour accueillir ses artistes... Il y a aussi un festival organisé tous les ans qui, à 20 minutes de Saint-Etienne, fait venir énormément de monde, 35000 personnes, Le Foreztival.

Le Foreztival ? Et c'est vraiment dans une forêt du coup ?

Ahahah non ! A côté de Saint-Etienne il y a une plaine qui s'appelle la plaine du Forez. Le Foreztival c'est Le festival de la plaine ! Mais je leur dirai : « Est-ce que c'est vraiment dans une forêt » ? Ça va les faire marrer.

Un jour, ils feront une édition spéciale jungle, avec des scénos de ouf de forêts tropicales sur la plaine et on en reparlera tu verras !

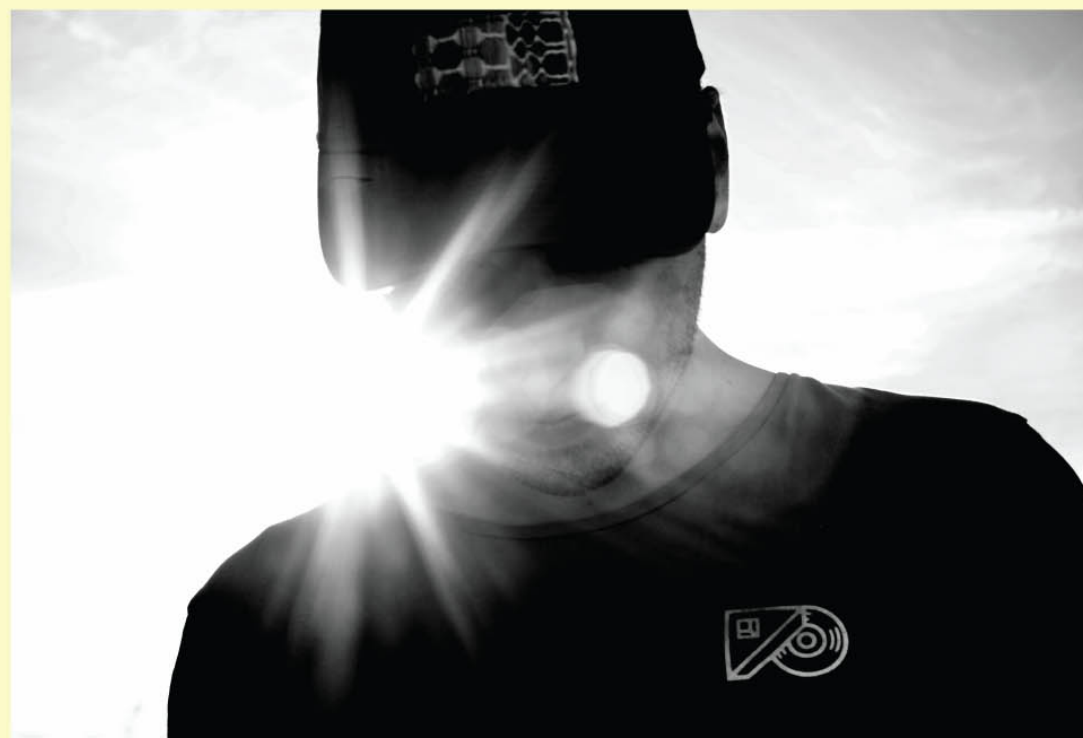
Ben oui justement c'est en réflexion...

Eh bien on viendra voir ça, promis. En plus, Saint-Etienne il y a cdandlp.com, la première plateforme de vente de disques française d'occax ! Sinon tu aimes faire des Dj sets cousus, ton live stream : "Le Cœur Au Bout Des Doigts", le démontre. Comment procèdes-tu ?

Je me suis dit qu'il fallait bien que je fasse quelque chose Pour montrer aux gens que j'étais encore là, que je savais encore mixer, pour défendre un peu le disque. Du coup je me suis donné une thématique. J'étais justement chez moi avec mes femmes. J'ai sélectionné d'abord de la musique sur le thème de l'amour, puis j'ai beatmaké certaines parties pour pouvoir les incorporer dans mon set. J'ai composé techniquement et je l'ai joué une ou deux fois puis je l'ai enregistré ! J'ai essayé de mélanger un peu les façons de faire. J'intègre des 45 tours au début, puis la Mpc pour que les gens captent ce qu'il se passe et voient ce qui est fait aux platines.

Oui justement je trouve qu'il y a quelque chose d'extrêmement narratif dans ce mixe. Est-ce que tu comprends les paroles, ce qui est dit, quand tu utilises des langues étrangères ?

Oui j'essaie, j'essaie ! Parfois si c'est juste un sample ou un extrait parfois je m'y attache moins mais généralement j'essaie de savoir. Il y a même des fois où je n'ai pas utilisé un sample quand j'ai compris ce que cela voulait dire !



J'essaie vraiment de faire cela par respect pour les compositeurs, les musiques, les thèmes. Mais parfois ça m'arrive quand même d'avoir un coup de cœur pour un titre et de découvrir ensuite les paroles et de me dire : mince, ce n'est pas du tout ce que je pensais. En tout cas, sur ce mix, j'ai essayé de faire que tout soit raccord même les édits, les remixes ce qui vient, ce qui repart, tout est raccord ! J'ai eu vraiment plaisir à le faire. Et là je commence à faire des choses par thématique et j'en prépare d'autres tranquillement. Et du coup ce sont des parties que je mélange avec mon live. Des parties qui sont un peu plus techniques en live où j'essaie de montrer des facettes avec la Mpc. Parfois je mets des vrais vinyles en live aussi. Il y a certains moments qui sont de vrais extraits du live. Le live c'est un peu comme ça, ça part un peu dans tous les sens ! J'essaie aussi de surprendre rythmiquement et c'est pour ça que j'adore faire du rockabilly-ragga ou des choses comme ça. Des mélanges un peu incongrus ! Mais il y a souvent une trame, oui.

Venant du turntablism, j'apprécie ta façon de tout équilibrer. Notamment la façon d'intégrer le scratch, ni trop ni trop peu. Parfois quand on fait du scratch pur, les gens ça les scroule !

Rires. Moi j'ai fait des soirées où on m'a dit : « Mais vraiment, arrête de scratcher ! ». J'ai la technique que j'ai, je suis un nerd du scratch.

Mais vraiment j'essaie de le mettre au service de mon truc, de me dire que ça peut être cool de faire un scratch mais pas pour faire du remplissage ! Ça fait longtemps que j'ai arrêté de faire ça. Mais j'ai passé un long moment à remplir, à en mettre partout, tout le temps, parce que c'était un peu le truc du turntablism justement. J'ai beaucoup de respect pour les gens qui le font, mais parfois je peux trouver cela chargé et je peux comprendre les réactions de certains. Alors qu'il y a des Dj qui sont très techniques, mais ce n'est pas chargé ! Il faut arriver à lier les deux.

Quel est ton meilleur souvenir de prestation ?

J'ai joué au Goulash, en Croatie avec Befour c'était fou. Et je vais dire surtout le Fusion festival, en Allemagne. Un festival qui se passe dans un ancien aéroport. Toutes les scènes sont dans les vieux dépôts, surmontés de petites collines en herbe et c'est vraiment magique ! Il y a 40000 personnes par jour. Mais ça reste un festival vraiment magnifique, à échelle humaine. Il n'y a pas de sécurité, pas de police, ni fouille. La programmation n'est pas annoncée et les artistes sont tirés au sort. C'est vraiment génial. Moi je n'étais pas très techno et c'est vraiment au Fusion que j'ai découvert la techno mixée avec quatre platines vinyles sur un dancefloor de plus de 10000 personnes. Vraiment j'avais halluciné sur le cadre, sur l'esthétique, c'est tout fait maison, c'est vraiment excellent ! Ils ont vraiment des principes, antiracistes notamment. Il y a une scène punk ! J'ai écouté des trucs là-bas que je n'écoute jamais et j'ai vraiment apprécié ! Il y a même un immense cinéma dans un dôme où tu peux aller à deux heures du mat. Vraiment, c'est fou.

Et ton pire ?

J'ai beaucoup mixé en montagne et pas mal de soirées ont mal finies ! Je me rappelle d'un mec qui a versé l'intégralité de sa bouteille de champagne sur mes platines aux Deux-Alpes. Non le pire c'est... Je ne sais pas, j'ai joué sous la pluie, sous la neige...

Moi le premier morceau que j'ai entendu de toi c'était « Les Pensées ». Donc quelque chose de très méditatif tout de même, ça pose l'intention. Et du coup je me demandais si tu utilisais des fréquences pour soigner comme le font certains, par exemple au travers de tables musicales pour envoyer des fréquences dans le corps. T'es-tu penché là-dessus dans tes titres et joues-tu avec ces fréquences ?

Non, moi non. Je ne suis pas trop dans cette science-là. Mais justement Cédric qui a fait les arrangements sur l'album, lui est bien branché sur ça ! Les bruits blancs, les bruits roses... Moi tout ce qui va dans la prod je peux m'en servir mais peut-être sans le vouloir. On m'a déjà fait la remarque que justement « Les Pensées » ou certains morceaux avec cette phrase accompagnaient beaucoup de gens. Les auditeurs en font leur propre analyse, je suis content et flatté si les gens sont touchés par les phrases et les samples que j'utilisent.

Oui des résonnances. Ce qui est intéressant, c'est quand les résonnances des uns et des autres se rejoignent au-delà de ton intention de départ. Dès que ça traverse de la même façon plusieurs personnes, même si toi à la base tu ne l'avais pas vraiment pensé comme ça, si c'est un retour collectif cela vient toucher quelque chose et ça devient un "fait sociologique", ce n'est plus une expérience individuelle. Ça procède un peu de l'hypnose aussi...

Justement la phrase a été prise dans un vinyle de méditation. Je collectionne les vinyles « qui parlent ». Un malin jeu s'est installé avec mon disquaire : celui à qui trouvera le disque de library le plus surprenant ! Ainsi j'ai dans ma collection des albums illustrés pour enfant Pico et Saxo, des disques sur la relaxation, savoir pêcher à la mouche, comment faire pousser ses plantes, la cardiologie, la danse de salon, savoir passer l'aspirateur, prendre l'avion !

Merveilleux ! Donc après l'amour, tu vas faire un mix spécial « Grand Nettoyage » parce-que là on en a bien besoin. Pour finir, si tu n'étais pas Dj, tu serais ?

Je ne sais pas peut-être couturier ! Je ne sais pas... Mais ma femme est couturière et elle a bien besoin d'aide alors bon... (rires)

D'une certaine façon, quand tu cutes et que tu mixes, c'est un peu un travail de haute couture ?

Peut-être que je l'influence. En tout cas, elle m'influence beaucoup. J'ai souvent comparé les motifs, tissus et techniques qu'elle utilise comme du sampling en fait ! Elle combine des rayures à un motif fleuri, des poches cavalières et un col Claudine... Sauf qu'il n'y a pas de droits d'auteur sur le motif à rayures !

C'est toujours une histoire de copie-colle, en fait ! Il faudrait peut-être réfléchir à la notion de motif, de "pattern" en musique aussi. Une fois que c'est devenu un motif, ça n'est plus une œuvre originale et ça serait dans le bien commun... Je ne sais pas trop mais il faut repenser le monde d'après... (rires). On n'a pas abordé le sujet mais ça ne doit pas être simple pour certains de tes morceaux...

Certaines choses le sont et parfois c'est très compliqué ! Je joue certains tracks seulement en live car je ne pourrai jamais les sortir. Pour d'autres, j'ai cherché les auteurs pour avoir les droits et déclarer les samples, c'est un travail fastidieux qui n'aboutit pas toujours. Je ne suis pas pour le tout libre de droits car c'est grâce à leurs droits que les artistes se rémunèrent, je suis pour une réappropriation, un up-cycling, pour utiliser un mot à la mode... J'imagine que chaque artiste se nourrit des autres artistes, du monde qui l'entoure. Il nourrit son imagination, le digère et le transpose à sa façon. J'aime citer Marcel Duchamp qui n'a pas fabriqué l'urinoir mais en a proposé une autre vision, le mouvement Bauhaus et ses collages, Jean-Paul Gaultier et la marinière. Je me sers du sample comme une matière première.

Un dernier mot ?

Bonne écoute et pour ceux qui ont du temps libre, passez du bon temps !



“ Ma femme est couturière, elle m’influence beaucoup. J’ai souvent comparé les motifs, tissus et techniques qu’elle utilise comme du sampling ! Elle combine des rayures à un motif fleuri, des poches cavalières et un col Claudine... Sauf qu’il n’y a pas de droits d’auteur sur le motif à rayures ! ”

MONUMENT DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE, COLDCUT NE CESSE DE SE RÉINVENTER. DERNIER ENREGISTREMENT DU DUO ANGLAIS, « KELEKETLA ! » RÉUNIT, SUR UN MÊME DISQUE, LES JEUNES POUSSÉS DU GQOM SUD-AFRICAÏN, CERTAINS JAZZMEN PARMI LES MEILLEURS DU MOMENT AINSI QUE DIFFÉRENTES POINTURES COMME LE REGRETTÉ TONY ALLEN OU LES LÉGENDAIRES WATTS PROPHETS. MEMBRE DU BINÔME, MATT BLACK ÉVOQUE ICI CE PROJET PHILANTHROPIQUE, SA CONCEPTION DE LA MUSIQUE DIGITALE OU BIEN ENCORE LA POLITIQUE INTERNATIONALE

Pouvez-vous présenter le projet Keleketla ?

L'organisation caritative In Place Of War nous a invités à Johannesburg pour une résidence artistique, à la bibliothèque Keleketla. Nous avons enregistré avec des musiciens locaux, notamment aux studios Trackside de Soweto. Le but était de partager nos cultures, d'expérimenter. De retour au Royaume-Uni, nous avons donc convié le légendaire batteur Tony Allen et des musiciens influents de la scène jazz londonienne comme Shabaka Hutchings, Tenderlonious ou Tamar Osborn. Avant de contacter des formations américaines, dont la section de cuivres d'Antibalas ou les Watts Prophets.

Qu'évoque « Future Toyi Toyi » ?

Ce titre aborde la notion d'identité. L'un des couplets scande : "Toyi toyi cherugo edibama toku", ce qui signifie : "La révolution Toyi Toyi est un totem." C'est ce que nous a expliqué Soundz Of The South, le groupe de hip-hop présent sur ce morceau. Nous avons enregistré les voix, avant de les compléter avec le thème gqom de Dj Mabheko. Ce morceau est une combinaison intéressante de militantisme, de performances vocales et de rythmes électroniques. C'est ma plage préférée de l'album. D'autant qu'elle a été composée spontanément.

Trois mots sur le gqom ?

Le gqom est né à Durban et s'apparente au dubstep. Le tempo est captivant et inhabituel, notamment pour les oreilles formées à la techno ou à la house. C'est un rythme intrigant et qui donne envie de bouger, à défaut de pouvoir le comprendre ou l'analyser.

À l'image de ce répertoire, les musiques électroniques se sont développées dans le monde...

Effectivement. Pour l'histoire, en 1986, je jouai le titre house « Love Can't Turn Around » dans une discothèque espagnole qui programmait un mélange de tout et son contraire. Bien que détaché du répertoire afro-américain, le public de la boîte est venu me voir après le set en me demandant : « Qu'est-ce cette musique ? » À la réaction des gens, j'ai rapidement compris que la house et, par extension, les rythmes électroniques allaient connaître un développement considérable. Ces trente-quatre dernières années ont confirmé le phénomène.

Sachant que l'on peut composer sans pour autant correspondre aux méthodes académiques...

Oui, la musique électronique ne correspond pas à un style mais bien à des techniques de composition. Pour ma part, cela m'a permis de créer sans connaître les accords. Mais j'apprécie aussi les instruments acoustiques ou électriques. À ce titre, j'aime mélanger des éléments électroniques et traditionnels, le numérique et l'analogique, les titres modernes et plus anciens.

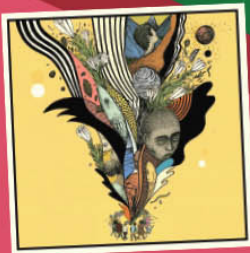
Et concernant la dimension multiculturelle ?

La fonction de Coldcut est de mélanger les sons en studio. C'est une attitude évolutive. Donc le rayonnement des musiques électroniques dans le monde est globalement une bonne chose. J'aime la diversité, pas seulement les productions segmentées. Parfois la musique électronique l'est un peu trop. Nous préférons mixer les répertoires. C'est ce qui leur donne de la force.

Le titre « Papua Merdeka » intègre l'activiste papou Benny Wenda. Quels sont vos liens ?

J'ai rencontré Benny Wenda il y a environ quinze ans. Il est le leader de la lutte pour l'indépendance du peuple de Papouasie occidentale. Ce territoire est aujourd'hui sous souveraineté indonésienne. Et le mouvement de Benny est illégal car cette région de l'Asie du Sud-Est possède de nombreuses richesses comme les plus grandes mines d'or du monde, beaucoup de ressources naturelles... À ce titre, Djakarta s'en prend violemment au peuple papou. « Papua Merdeka » dénonce cette emprise. Sur « Keleketla ! », il y a un autre morceau, titré « Freedom Groove ». Il induit également ce besoin de liberté. C'est un combat récurrent dans l'histoire de l'humanité. Et je pense que la musique a un rôle important à jouer. Regardez l'Afrique du Sud et la lutte contre l'apartheid.

“ Avant, je pensais que les empires économiques ne faisaient que des affaires. Mais, en fait, ils méprisent l'humanité. ”



**COLD
CUT**

Concernant l'afrobeat, quels souvenirs gardez-vous de Tony Allen ?

Je retiens surtout ce groove incroyable, qu'il a mis en place au sein d'Africa '70, le groupe de Fela. Ce rythme m'a accompagné pendant la plus grande partie de ma carrière musicale. J'ai rencontré Tony Allen plusieurs fois. Nous avons beaucoup parlé du Black President, avant de verser des offrandes aux anciens. C'était un homme de cœur et un musicien incroyable. Il suffit d'écouter les morceaux « International Love Affair », « Future Toyi Toyi » et « Freedom Groove », une jam où Tony excelle. Il serait heureux d'entendre ce titre.

Vous avez travaillé avec la scène jazz sud-africaine. Pourquoi ?

Nous avons contacté Mushroom Hour Half Hour, le label jazz de Jo'burg. Nous avions déjà effectué pas mal de collaborations avec les scènes électroniques ou rap. Nous voulions donc travailler avec des instrumentistes, à l'ancienne. D'autant qu'à nos yeux le jazz représente l'expérimentation. Et puis ça dépasse de loin notre champ musical. Nous avons donc collaboré avec des virtuoses de la trempe du percussionniste Thabang Tabane ou du guitariste Sibusile Xaba. Leur approche artistique est très différente de la nôtre. Cela a renouvelé notre perception de la musique.

Vous avez déjà adapté le tandem Prévert-Kosma par le passé, avec « Autumn Leaves »...

C'est une chanson indissociable de mon enfance. Mes parents la chantaient régulièrement. Ils adoraient la culture française. Ce titre rappelle que le jazz couvre un spectre musical large. On a donc trouvé intéressant de le recycler, de façon intuitive et aventureuse. Au passage, cet enregistrement me rappelle une anecdote concernant The Jazz Insects, mon premier groupe à l'université. Comme le commentait alors notre guitariste et futur rédacteur en chef du magazine The Wire, Mark Sinker, nous nous dénommions The Jazz Insects parce nous n'étions ni des insectes, encore moins des jazzmen...

Ninja Tune, votre label, est toujours très actif. Quelles sont les nouvelles ?

Les Young Fathers sont fantastiques, tout comme Hector Barbour. Et le tout nouveau projet de Bronson est excitant. Peu importe qu'ils fassent partie des meubles ou qu'ils soient fraîchement signés sur notre catalogue, tous ont leur personnalité. Des traits de caractère qui s'expriment via leurs enregistrements.

Vos coups de cœur musicaux ?

J'écoute Jameszoo. Il est signé chez Brainfeeder et ponctue la musique électronique d'arrangements orchestraux. Dans le prolongement, j'aime tout particulièrement Flying Lotus. Je viens également de découvrir « Ski Mask ».

Je ne sais pas grand-chose sur l'auteur sinon qu'il produit des beats électroniques voire ambient. Sinon, le nouvel album de Tenderlonious est excellent. Tout comme le récent remix de mon ami Youth, autour de la musique indienne. Enfin Adrian Sherwood sort toujours de très bons titres, engagés et radicaux. Hormis cette liste, mes musiciens préférés ne font pas forcément la une des journaux. Même s'il est important d'écouter de nouvelles choses, de rester éveillé...

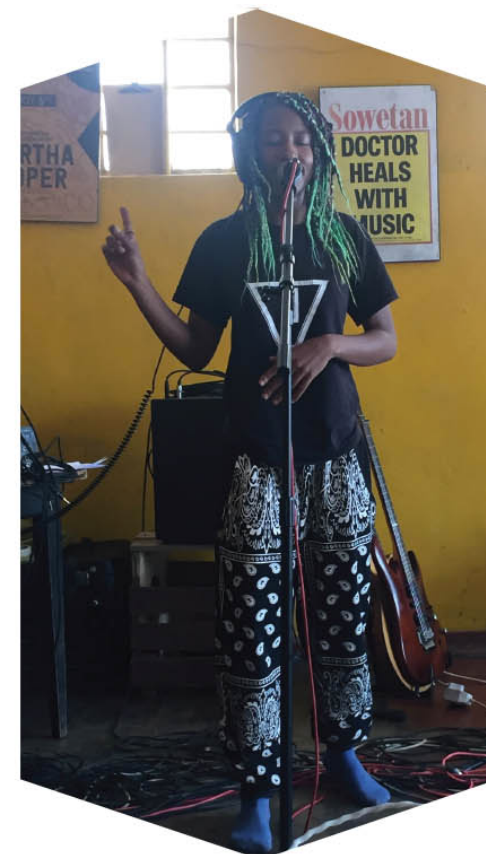
Votre point de vue quant au retour du disque vinyle ?

Franchement, je ne suis pas très nostalgique de ce support. Au point où j'ai confié ma collection de disques à un ami Dj, il y a dix ans. Certes le vinyle est un format noble, mais je ne l'utilise plus. Je préfère le médium numérique. Je peux désormais réaliser bien plus de travaux sur mon téléphone, en utilisant certaines applications. Bien plus qu'avec deux platines... Je préfère aller de l'avant.

“ Nous avons collaboré avec le percussionniste Thabang Tabane ou le guitariste Sibusile Xaba. Leur approche artistique est très différente de la nôtre. Cela a renouvelé notre perception de la musique. ”

Justement, les applications c'est votre actualité ?

À propos de technologie, nous proposons l'application Jamm. Ninja Jamm est la version gratuite. Et Jamm Pro est la version professionnelle. C'est celle que j'utilise pour composer ou jouer. Et pour réaliser les spectacles visuels, avec ma femme Denise. Nous avons également lancé Zen Delay, en collaboration avec Dr. Walker d'Air Liquide. C'est le premier hardware de Ninja Tune. Il est au point. Enfin nous animons toujours Pirate Tv. Nous avons ainsi diffusé des jams en direct depuis Space Lab, mon studio à Londres, lors du confinement, grâce aux techniques liées au streaming. Vous pouvez nous retrouver sur Twitch et Facebook. Les liens sont sur coldcut.net

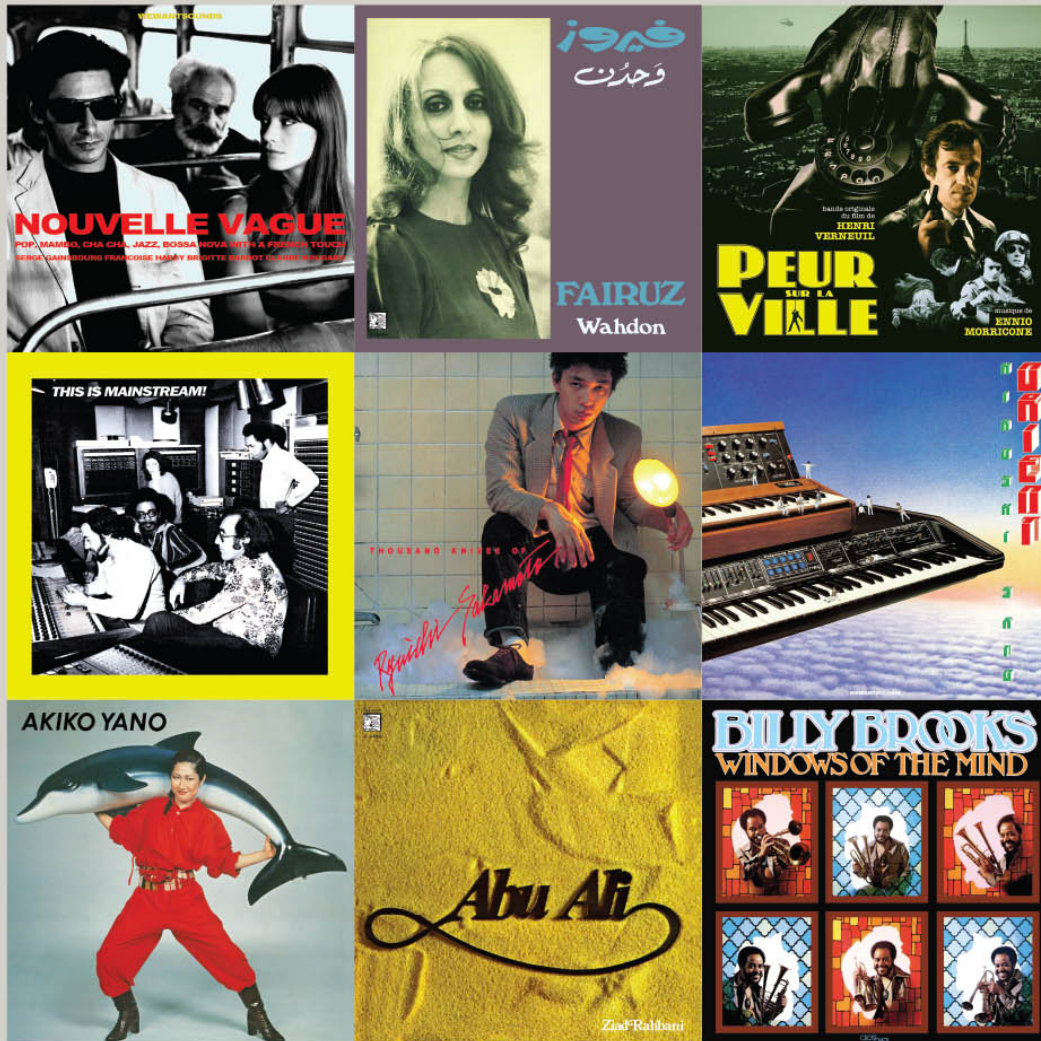


Keleketla! recording session :

Tony Allen / photo par Bernard Benant.
Sibusile Xaba à la guitare puis Yugen Blakrok
à Trackside Creative / photo par Boitumelo Moroka.

FOCUS LABEL

We want sounds



LANCÉ EN 2015, LE LABEL WEWANTSOUNDS RÉÉDITE DES RÉPERTOIRES AUSSI VARIÉS QUE LA POP JAPONAISE DES 80'S OU CERTAINS ALBUMS DE LA DIVINE FAIRUZ. POINTS FORTS DE L'ENSEIGNE PARISIENNE, LES PRESSAGES VINYLES SONT RESTITUÉS AVEC ARTWORKS ET NOTES DE POCHETTE SOIGNÉS. UNE EXIGENCE CONFIRMÉE PAR LA PARUTION DU CULTISSIME « WINDOWS OF THE MIND » DE BILLY BROOKS.

Le regain d'intérêt pour le disque vinyle et une implantation durable dudit support dynamisent le secteur de la réédition. Si cette activité semble financièrement plus abordable que le développement d'un catalogue prétendu classique, elle n'en demeure pas moins créative. Créé il y a cinq ans, le label Wewantsounds confirme le phénomène en sortant des compilations originales et des albums rarement pressés sous nos cieux. Composé de mélomanes et de cinéphiles, le collectif fonctionne surtout au coup de cœur. Emblématique d'une certaine culture 60', la première anthologie maison sélectionne ainsi différents interprètes ou compositeurs comme Juliette Gréco ou Michel Legrand. Et le registre jazz, à proprement parlé, est abordé via la pianiste Alice Clark, le guitariste Jack Wilkins ou le visionnaire Don Cherry. Pour Matt, partie intégrante de la structure parisienne, ces choix musicaux n'ont rien d'anodin : « Concernant "Nouvelle Vague", les plages correspondent à une période de bouillonnement musical. Elles ont accompagné l'essor de la Nouvelle Vague cinématographique (...) Concernant le jazz, nous sommes fans de Mainstream Records, un label créé par Bob Shad (...) Le catalogue appartient à ses petits-enfants, qui ne sont autres que le producteur et réalisateur hollywoodien Judd Apatow et sa sœur Mia ! »

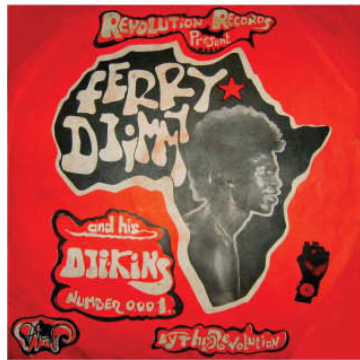
Parfois mésestimées, les bandes originales affichent ici une santé insolente. C'est le cas de la musique du film « Le Pacha » de Georges Lautner, où Michel Colombier et Serge Gainsbourg composent une salve de rythmes novateurs. Du poignant « Serpico » de Sidney Lumet, dont les thèmes de Mikis Theodorakis subliment la performance d'acteur d'Al Pacino. Ou bien encore du célèbre « Peur Sur La Ville » d'Henri Verneuil, une réalisation portée par Ennio Morricone : « La bande originale de "Peur Sur La Ville" est très populaire en France mais elle l'est moins à l'étranger, du fait que le film se soit moins bien exporté. Cette production n'est ni un classique, ni un film de genre rentrant dans la catégorie série B chère à Tarantino. Du coup, nous avons saisi l'opportunité de faire une belle réédition vinyle, avec une multitude de bonus qui existaient uniquement en Cd. »

Autre spécialité du label hexagonal, la scène japonaise de la fin des années 70 est incarnée par la galaxie Yellow Magic Orchestra. Moins connu que les expériences synthétiques de Tangerine Dream, Klaus Schulze ou Kraftwerk, ce creuset est passionnant. Il annonce l'actuel engouement pour l'électro et ses nombreuses variantes :

« Nous avons réédité les premiers 33-tours de Yukihiro Takahashi et de Ryuichi Sakamoto. Ils sont sortis en 1978, quelques mois avant le premier disque du Yellow Magic Orchestra. À l'écoute de ces deux albums, on comprend mieux les influences apportées par chacun dans YMO : le son électro pour Sakamoto, le funk et le groove pour Takahashi. Instigateur du groupe, Haruomi Hosono viendra fédérer ces énergies, en apportant ses propres influences. » Enfin, le répertoire libanais est évoqué avec Fairuz. Alternative au crate digging et à certaines compilations surcotées entendues ça et là, le travail entamé met en perspective la carrière de la diva beyrouthine. Cas d'école, « Wahdon » explore de nouveaux horizons avec des titres comme « Ana Indi Haneen » ou le magnifique « Al Bostah ». Et « Maarifit Feek » traduit un virage tradi-moderne audacieux. Réalisées par Mario Choueiry, un ancien d'EMI Arabia depuis chargé de mission à l'Institut Du Monde Arabe, ces recherches réhabilitent la discographie pléthorique de Fairuz, en lui conférant une dimension inédite.

Esthétique

Pressées en moyenne à deux mille exemplaires, les trente-cinq références de Wewantsounds bénéficient de pochettes soignées. Pour Matt, cet apport est essentiel : « Comme le vinyle est un objet grand format il faut en profiter et jouer avec celui-ci. L'esthétique est importante, donc nous bossons l'artwork et la présentation. D'autant que ces albums permettent également de raconter des histoires, au-delà de la musique. » À ce titre, les notes intérieures sont parfois rédigées par des proches des artistes. Parmi les plumes figurent Benjamin Barouh, le fils du producteur Pierre Barouh et auteur des textes concernant « Saravah ! » de Yukihiro Takahashi, ou bien encore la descendance d'Alice Clark : « Nous avons pris contact avec le petit-fils de la pianiste. Il a évoqué sa grand-mère, dont on ne connaissait presque rien car elle n'avait sorti que cet album avant de quitter le circuit musical. » Variés, les projets témoignent du dynamisme ambiant. « Windows Of The Mind », le mythique Lp de Billy Brooks coproduit par Ray Charles, paraît ce mois-ci. Truffé d'arrangements jazz-funk, ce disque de 1974 reste une manne pour la production rap. Une réédition du « Ai Ga Nakucha Ne » d'Akiko Yano est également à l'ordre du jour. Les notes pourraient être écrites par Mac DeMarco. Et le fantastique « The Loud Minority », du saxophoniste Frank Foster, devrait être réédité dans la foulée, avec interview de Dee Dee et Cecil Bridgewater.



Ferry Jimmy and his Dji-Kins / Rythm Revolution (Révolution Records - 1971)

Ferry Jimmy ou l'étoile filante de la scène béninoise... De retour au Bénin, cet inconnu défraye la chronique dans le petit monde de la scène musicale béninoise avec son look "black exploitation", sa musique sans pareil, son discours "afro power", son argent et son attitude de rock star. Mais sa "révolution" musicale, alliant une musique punk sauvage très urbaine et des lyrics traditionnels, ne trouve pas d'écho au Bénin. Il auto-produit trois 45 tours et ce Lp. L'année suivante, il sort un nouveau 45 tours et il quittera brutalement le Bénin... Il me plaît de croire que sous le nom de Ferry se cachait l'onomatopée "ifé ri", en yoruba "l'amour trouvé" et que Jimmy est influencé du prénom d'Hendrix. L'unicité de sa musique excessivement moderne et la rareté de sa production en ont fait un trésor des diggers.

Par Nuno de Kétu Records.



Yousouf Diarra / Rock Star (Shakara Music - 1978)

Chanteur leader de l'Echo Del Africa National, une des principales formations musicales de la Haute-Volta, actuel Burkina Faso, Yousouf Diarra dit el Grand Ballake sort cet unique album solo en 1978. Appuyé par une solide section rythmique et des guitares impressionnantes, il signe là un classique incontournable de la musique mandingue électrique des années 70. Et quelle pochette ! Un grand merci à Nuno qui m'a fait découvrir cette pure pépite. Par Bob Stéréo



Gonnas Pedro et ses Dadjès / Tube 80 Kalapchap (Éditions Gnoinsopé - 1980)

"Pour moi, la musique est toute ma vie. Je m'inspire d'elle en tout lieu. Mes temps de loisirs sont sacrifiés. Heureux ou même malheureux, je ferai de sorte de démontrer que la musique nourrit le monde". Ces paroles, tirées de la plage « La Musica en Vérité », n'ont cessé de m'accompagner depuis la première écoute de ce morceau magique, d'inspiration afro-latine, composé par le plus illustre salselero béninois, Gnonnas Pedro. Cette chanson m'a même conduit jusqu'à Cotonou où j'ai réalisé le projet multimédia « Cotonou En Musique », une plongée en musiques et en images dans cette ville et sa musicalité. « La Musica en Vérité » est mon hymne, une chanson que j'ai besoin d'écouter quand je doute et me dis que l'énergie que je déploie dans la musique est vaine.

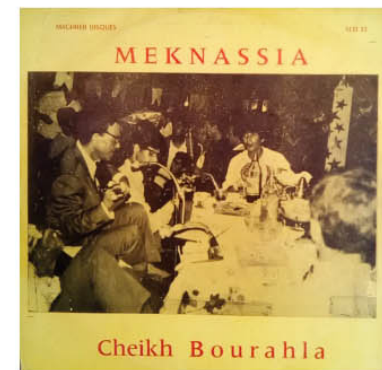
Par Switch Groove



Star Band de Dakar / Star Band de Dakar vol. 11 (Ibrahim Kassé Production - circa 1976)

Diggé à Abidjan il y a quelques années, ce disque sénégalais est envoûtant, il tourne régulièrement sur ma platine. Dans les années 60 et 70, la musique cubaine était omniprésente dans les boîtes de nuit sénégalaises. Le groupe, tenu avec poigne par le producteur Ibrahim Kassé, faisait danser la jeunesse dakaroise plusieurs nuits par semaine, au bar-dancing Le Miami. Comme sur tous les albums de l'orchestre on retrouve sur cet album une reprise d'un morceau cubain et des relectures de morceaux du folklore sénégalais. Ou encore des compositions originales, dont le superbe morceau « Thieli », le tout dans un style qualifié (plus tard) de "salsa mbalax". A noter qu'un jeune chanteur y brille particulièrement, il n'a que 17 ans et se nomme Yousou N'Dour. Par Bon Ton Roulay

LA DISCOTHÈQUE AFRICAINE EST UNE BANDE DE POTES VENUE DE TOUTE LA FRANCE. ADEPTES DU CHINAGE EN TOUS GENRES, ILS PARTAGENT LEUR PASSION COMMUNE POUR LA MUSIQUE AFRICAINE DES ANNÉES 60, 70 ET 80. CE COLLECTIF DE DJ INFORMEL ET À GÉOMÉTRIE VARIABLE EST À L'INITIATIVE DE TONY SWAREZ. LE MARSEILLAIS EST ÉGALEMENT LE FONDATEUR DU WEBZINE WWW.CAFOUTCH.FR ET DE WALKABOUT SOUND SYSTEM. SELON CET ÉTAT D'ESPRIT, CHACUN DES MEMBRES PARTAGE UN VINYLE DE SA COLLECTION AFIN DE NOUS OFFRIR UN LONG VOYAGE À TRAVERS L'AFRIQUE ET SES JOYAUX.



Cheikh Bourahla / Meknassia (Maghreb Disques MD15)

Remontons au nord à la découverte du chanteur de châabi, Mohammed Bourahla. « Il chérissait cette Meknassia entre toutes ses compositions », écrit Achour Cheurfi dans son dictionnaire des musiciens et interprètes algériens. Son jeu de mandole raffiné, sa voix caressante aux subtiles intonations, sa maîtrise des stikhbar (introductions instrumentales) le placent aux côtés des plus grands châabistes. Il fut d'ailleurs l'un des nombreux élèves de Mohammed el Anka, la référence du genre. A la qualité musicale s'ajoutent la rareté et l'état médiocre de l'exemplaire en ma possession pour accentuer l'attachement pour ce disque. Cette sensation à la fois frustrante et plaisante de se dire qu'on ne l'écouterait jamais avec une meilleure qualité sonore.

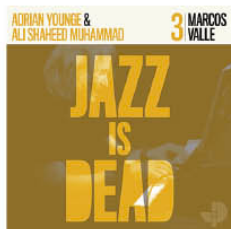
Par L'Espadrille (Phocéphone)



K.O. Gongs / Waka-About (EMI Nigeria - 1977)

Une bonne dose de soul chargée en synthés, deux killer tracks psyché funk bourrés de guitares. Tu me saupoudres tout ça avec quelques ballades conscientes et voici la recette de cet album nigérian produit par Odion, à une époque charnière, en 1977. Quarante ans plus tard, le jour du départ d'un périple avec Walkabout Sound System, Nuno passe chez moi boire un thé, il pose ce disque sur ma platine et c'est la grosse claque. « Alors, ça te plaît ? » Moi : « Ben ouais, ça tue ! ». Puis il me tend la belle pochette : « Tiens, c'est pour toi ! ». Waka-About. Deuxième grosse claque. C'est le seul album que j'ai embarqué lors d'un tour de France spécial 45 Tours. Et j'ai remarqué qu'il provoquait quelque chose de spécial sur les danseurs à chaque fois qu'il tournait.

Par Tony Swarez



Adrian Younge & Ali Shaheed Muhammad / Jazz Is Dead 003 (Lp/Cd/Digital)

Bonne surprise du premier semestre 2020, « Jazz Is Dead » rappelle l'incidence des répertoires afro-américains ou brésiliens sur la création musicale contemporaine. Porté par Adrian Younge et Ali Shaheed Muhammad, ce projet convie des légendes du jazz comme Gary Bartz ou Doug Carn à des sessions inédites et parfois improvisées. Après une première compilation aux airs de manifeste et un deuxième tome dévolu au vibraphoniste Roy Ayers, les producteurs-musiciens invitent, cette fois-ci, Marco Valle. Monument de la culture auriverde, le compositeur carioca a notamment flirté avec la bossa nova avant d'intégrer la mouvance tropicaliste, dans les années 70, avec le superbe « Previsão Do Tempo ». Enregistré au studio Linear Labs de Los Angeles, l'album débute par le rêveur « Queira Bem », conforte cette touche smooth via la miniature « Viajando Por Ai », avant de célébrer les noces du jazz et de la samba avec « Não Saia Da Praça ». Premier enregistrement américain de Marco Valle depuis près de 50 ans, ce nouveau volume occasionne également de belles rencontres. C'est le cas de « Gotta Love Again », une plage subtile où le chanteur brésilien rivalise de sophistication avec Loren Oden, la vocaliste du side band local. Impressionnant. (V.C.)

Retrouvez plus
de chroniques sur
starwaxmag.com



Manudigital / Dub trotter (Lp/Cd/Digital)

Manudigital, l'homme qui joue en même temps du synthé et de la boîte à rythmes est de retour avec un 10 titres. « Dub Trotter » a été composé sur la route de sa dernière tournée. Et à l'écoute c'est flagrant, ce long voyage lui a ouvert de nouvelles perspectives. Dès l'ouverture avec « L'île au Canard », qui est déjà un sommet en soit, grâce à son magnifique jeu de flûte, il démontre la nouvelle direction choisie pour ce disque. La production est toujours digitale, riche, subtile, mais le rythme évolue en mode steppa tout en s'affranchissant, parfois, du traditionnel skank. Nous avons là un superbe disque de bass music, tout aussi bien illustré à la main par Ellen G. Le Lp comporte 7 plages instrumentales pour seulement 3 plages avec des vocaux. « Safe Guard » avec Blackout JA est plus minimal, mais il est fort puissant. « Manila » et « Izatapalapa » grâce à des sonorités plus organiques sont d'autres temps forts. « Mexicali » avec son rythme plus soutenu vous mettra en transe pour clôturer la danse. A se procurer chez X-Ray Production (Coshmar)

Vladislav Delay-Sly & Robbie / 500-Push-Up (Lp/Cd/Digital)

« 500-Push-Up » prolonge « Nordub », l'étonnante session futuriste parue il y a deux ans chez Okeh. Enregistrés à la Jamaïque, les légendaires Sly & Robbie confient ici une dizaine de riddims au maître de l'électronica Vladislav Delay, avant que ce dernier ne les retouche au sein de son laboratoire finlandais de l'île d'Hailuoto. Si « (512) » délivre son lot de basses subsoniques, avec bruits d'ambiance et voix erratiques, d'autres titres ou plutôt numéros de série s'affranchissent de l'orthodoxie dub. « (520) » et son tempo hypnotique lorgnent ainsi du côté de chez Warp, l'incroyable « (516) » vire au registre industriel et « (528) » va faire des envieux au sein du registre stepper. Particulièrement créatif, Vladislav Delay transcende, au final, les trouvailles chères aux fondateurs King Tubby et Lee Scratch Perry. La formule renvoie aux expériences d'Adrian Sherwood, le patron de l'incubateur britannique On-U Sound, ou aux productions de Moritz Von Oswald, avec qui le sorcier scandinave a déjà collaboré par le passé.

À noter la parution de l'album au format vinyle, avec pochette crépusculaire et pressage soigné. Un support proverbial pour apprécier les séquences numériques et autres mixes démentiels. (Vincent Caffiaux)

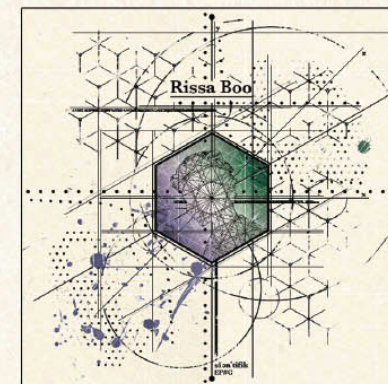
The Budos Band / Long in The Tooth (Lp/Cd/Digital)

A l'occasion des quinze ans de la meilleure formation soul-funk post 60-70's de Staten Island, The Budos Band enchaîne avec « Long In The Tooth », un sixième enregistrement studio. Toujours aussi lourds et puissants, ils se réunissent, cette fois, à huit. Fidèles à Daptone Records, Mike Deller ressort le farfisa, Daniel Foder la basse, Brian Profilio la batterie, Tom Brenneck la guitare, Rob Lombardo les percussions, puis Jared Tankel le saxophone et Andrew Greene la trompette aux accents éthio-jazz. Leur musique instrumentale est unique. Elle saura séduire les fans qui décriaient la touche trop rock de certains de leurs précédents morceaux. Si tu ne connais pas leur formule analogique, riche d'influences mûrement digérées, et que tu aimes la musique afro-américaine, précipite-toi car le son est tellement groovy. Tu as ici les plages parfaites pour backer un bon Mc et bien plus ! Mais finalement, à l'exception de « Silver Stallion », un tantinet débridé grâce aux claviers et à la guitare, soudainement accompagnés d'une batterie qui tourne en arrière, il n'y a pas de réelles surprises. La bande de potes s'amuse bien chez Tom. Certes, mais a-t-elle épuisée toutes ses idées ? Quoi qu'il en soit, c'est certifié fat par Star Wax ! (Supa Cosh...)

Iggy Pop / The Bowie Years (Cd)

Capable d'électrifier la scène rock de Detroit puis de confier son dernier album à la fine fleur du jazz contemporain, Iggy Pop est une figure un brin plus complexe que le stéréotype parfois véhiculé. Concentré de ses travaux avec David Bowie, pour le moins les enregistrements du mitan des 70's, le coffret « The Bowie Years » confirme le phénomène. Paru en 1977, « The Idiot » négocie un virage surprenant, où l'Iguane se renouvelle à coups de riffs reptiliens et de refrains novô. Popularisé par Grace Jones, « Nightclubbing » sidère avec son spoken word hanté. Et le classique « China Girl » rappelle l'immense talent d'arrangeur de David Bowie. Juxtaposé aux sessions berlinoises du Thin White Duke, « Lust For Life » sonne également comme le pendant solaire de « The Idiot ». Sorti dans la foulée, le morceau-titre et sa cavalcade de toms emportent tout sur leur passage. « Success » offre un mid-tempo enjoué, avec chœurs ad hoc. Et le sublime « Tonight » fait volontiers oublier la version pasteurisée donnée par Bowie, dans les années 80. Outre les deux disques, ce coffret Universal propose quatre Cds live dont le mythique « T.V. Eye » de 1977. Différentes prises alternatives ou édits complètent l'entreprise. Et un livret complet, avec témoignages de Youth, Siouxsie Sioux ou Martin Gore, retrace cette période passionnante. (V.C.)

Rissa Boo EP#C Scientifik



7 TRACKS
available now



DIGITAL / STREAM
BANDCAMP
+ All Platforms

included :
Hippie Hardcore, Scientifik, Mutual Aid
& Aliens In New York (feat. Bazil)

« A playful electro-rap variation with lively, energetic vocal interpretation » (Can)

« Un mélange mortel de rap, de rock et de punk ! » (Ita)

« We're almost discovering a new musical gender but that's not for our audience » (US)



@therissaboo
www.rissaboo.com



Saku Sahara

Top 5 nouveautés

- Cindy « I'm Cindy »
- Oklou « Fall »
- Basile3 « No Extra Territory »
- Arca « KiCk i »
- Hypna « Hangar Riot »
- Minor Science « Second Language »

Top 5 oldies

- Yellow Magic Orchestra « Solid State Survivor »
- Akiko Yano « Ai Ga Nakucha Ne »
- Joe Hisaishi « Curved Music »
- Sade « Promise »
- Et beaucoup de musiques de Kate Bush

D'où vient cette passion pour la culture japonaise

Lorsque j'ai découvert les films d'animation du Studio Ghibli et les incroyables BO du compositeur Joe Hisaishi

Trois producteurs japonais à connaître

Ryuichi Sakamoto, Akiko Yano, Joe Hisaishi

Ton concept « Conversation dans un bento » en 3 mots

Podcasts à influences japonaises

Ton magazine papier préféré

Otomo, le cousin japonais de Rockyrara

Un verre de

Pétillant au yuzu ou thé matcha

L'artiste qui t'a mis une claque

Oldou

Ton festival préféré

Dekmantel Selectors

Techno ou House

Aucun des deux : bass music

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

A la base je suis artiste graphiste et je fais mes propres visuels. Je pense que j'aurais aimé aussi travailler dans le textile.



DeeJay Lilpop

Top 5 nouveautés

- Koffee « Toast »
- Burna Boy « 23 »
- H.E.R « I Used to Know her »
- Rema « Corny »
- Jorja Smith « By Any Means »

Top 5 oldies

- Buju Banton « Make my Day »
- Super Cat « Vineyard Party »
- Mobb Deep « Temperature Rising »
- Wu-Tang Clan « Shame on a Nigga »
- Swv « You're the One »

Ta première approche du Djing

Grâce à mon père qui possède des vinyles, donc depuis ma naissance je suis baigné dans la musique... Sinon le Djing vers 1994

Rap français ou américain

Les deux, j'aime les classiques hip-hop et certains de la nouvelle génération

Ton magazine papier et web préféré

Radikal pour le papier, mais ça n'existe plus. Sinon Konbini ou Viceland

Un verre de

Vin blanc, de temps en temps

Ton disquaire préféré

Avant que ça ferme Sound Records et Mvp, sinon Betino's ou Les Puces de Saint-Ouen

Qu'as-tu appris en confinement

Allez travailler pendant le confinement m'a permis d'être au service des enfants dans le besoin... J'ai beaucoup réfléchi sur mes futurs choix de vie et artistiques aussi

Si je te dis bien-être, tu me réponds

Massage, zen

Tes labels préférés

Talkin Loud, Defected ou Ibadan Records

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Dj n'est pas mon métier, je suis éducatrice pour adolescents et enfants.



Seeweed

Top 5 nouveautés

- Tha Blue herb « Phase3 »
- Jobii « Lost Cause »
- Frederic Choppin' « Bathe and Smoke »
- Ford Sharpless « Palm Tree »
- InterContinental « Pacific Surfliner »

Top 5 oldies

- Nujabes « Feather »
- Sade « By Your Side »
- Ozzy Osbourne « Crazy Train »
- James Brown « Sex Machine »
- Earth, Wind & Fire « Fantasy »

Ta première approche du beatmaking

C'était différent de l'expérience avec un band car tu es seul avec toi même. Ça fait penser à de la méditation

Ton endroit préféré à Nagoya

Chez moi

Qu'as-tu appris en confinement

L'amour de la famille

Ton pays étranger préféré

La Thaïlande

Ton titre préféré que tu as produit seul

« Music Goes On », le premier titre que j'ai fait avec du sample. J'ai découvert de nouvelles possibilités pour composer

Jazz ou hip-hop

J'aime la vibe du jazz et les beats hip-hop

Le vinyle favori de ta collection

Je n'ai pas de vinyle mais je joue à Dragon Quest 2

Le producteur qui systématiquement te met une claque

Nujabes

Ton hardware favori

Roland SP-404SX

Si tu n'étais pas Dj-beatmaker, tu serais

Un artiste de manga.

10 & 11 octobre
de 10h à 19h

VINYLE EXPO

Le salon du vinyle
et de son univers

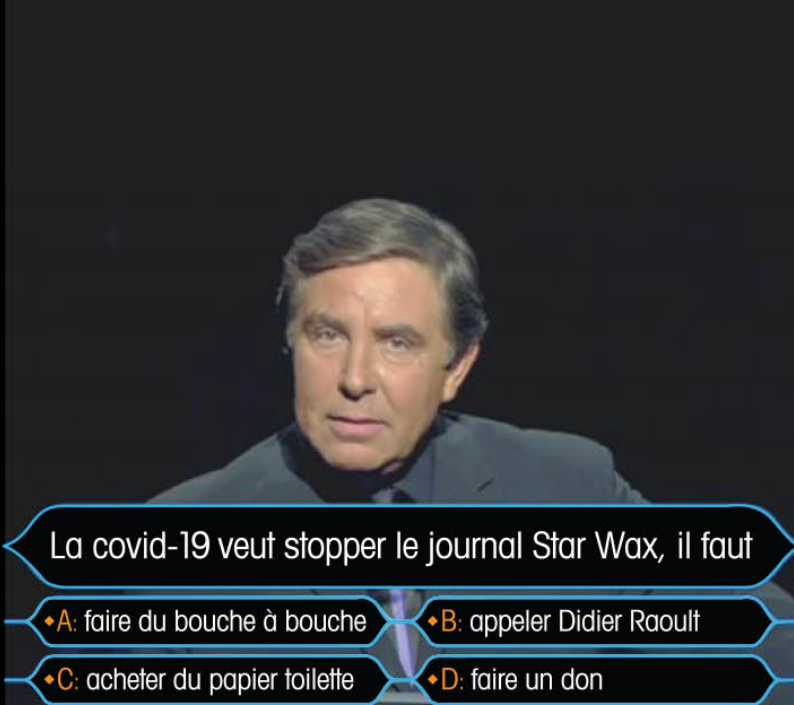
Parrainé par Richard Sanderson

HÔTEL DE VILLE
DE LEVALLOIS

Place de la République
Métro 3 - Anatole-France

vinyle-expo.fr / ville-levallois.fr





APPEL AUX DONS

Faire un don à Compos-it, l'association qui édite le journal Star Wax, c'est soutenir la presse indépendante, encourager une démarche collective et éco-responsable.

Décidez du montant. Sinon vous pouvez vous abonner ou commander une compile vinyle.



FAIRE UN DON VIA
www.starwaxmag.com/don

Ou don par chèque, à l'ordre de Compos-it, à envoyer chez
Compos-it : 120, rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil.